

# Le temps d'une halte sur les sentiers du silence. François Peraldi (1938-1993)

louise grenier

Le sujet de cet article est la pensée de François Peraldi. J'ai voulu montrer que la pensée d'un auteur ne saurait exclure le sujet qui la conçoit et du même coup le représente. Plus un témoin qu'un théoricien, il déploie sa réflexion autour de trois questions primordiales en psychanalyse : la psychose, le masochisme, la féminité. Clinicien inspiré du lacanisme, il préconise un mode d'écoute du signifiant qui sait s'adapter au sujet de la souffrance qu'il rencontre. Psychanalyste indépendant, curieux, érudit, il postule que psychose et masochisme sont des processus qui visent, via une désaliénation du symbolique, à réactiver le corps perdu de la jouissance, corps érotique traversé, marqué, découpé par les signifiants maternels. Mon hypothèse est que son œuvre, tant théorique que clinique, témoigne de sa tentative de construire son propre mythe originnaire, qu'il nomme « l'Autre archaïque », entre symbiose illimitée et séparation infinie, en ce point intemporel de rupture où le sujet n'est jamais que l'effet de la jouissance de l'Autre. Bien sûr, je n'ai pas la prétention de dire le vrai sur la pensée de cet auteur complexe et attachant. Je ne présente ici que mon Peraldi, ce que j'ai entendu et reçu de lui, ce que j'ai vu et pensé dans son sillage. À d'autres de faire la théorie de leur propre rencontre.

Je veux, ne fut-ce que le temps d'une halte dans ma dérive, dans mon exil sans fin, éprouver ceci qui m'est à la fois si étranger et pourtant si familier : [...] le silence. (Peraldi, 1991a, 190)<sup>1</sup>

Le silence ponctue les écrits de François Peraldi, tel une halte sur les sentiers d'un amour impossible. Autour de ce vide, il invente son mythe d'origine, mythe d'une féminité toute-puissante qu'il nomme « l'Autre archaïque ». Entre les images de la mère perdue et celle de la femme éperdue de jouissance issue de la scène originnaire, depuis ce creux immémorial, Peraldi ne cesse de crier son exil et d'imaginer son retour.

Il m'a parfois semblé, au cours de la préparation de ce texte, que je violais le silence de ce « solitaire, sur la frange d'écume à la limite des sables et de la mer, comme autant de flèches joyeuses en quête de leur cible. » (1980a, 13) Flèches arrêtées en plein vol et qui désignent quoi ? Rien, ou peut-être ceci qui s'imposa à lui « avec la plus absolue certitude » lors d'un voyage au Tibet : « au-delà du corps de la mère, il y a Rien » (1985c, 187). Cinq ans auparavant, il avait écrit : « Au-delà de la mer, il y a Rien. Le fond marin de notre humaine destinée repose sur une béance que Rien ne comble. » (1980a, 13) Tel un héros tragique, tentant de déchiffrer l'énigme de son destin quand ce qu'il cherche vient « déjà à sa rencontre<sup>2</sup> », il a voulu témoigner d'une expérience de l'excès, notamment de la « perversion », de ce que Bataille appelle « la part maudite » de l'être. Celle « du jeu, de l'aléa, du danger ». Celle « de la souveraineté, mais la souveraineté s'expie. » (Bataille, 1957, 33)

Mon hypothèse est qu'un amour (é)perdu de l'Autre maternel<sup>3</sup> traverse la pensée de Peraldi, soutient une grande partie de sa théorisation sur la naissance du sujet. « Non, nous confia-t-il un soir de séminaire, je n'avais jamais pensé que ma mère pouvait ne pas m'aimer toujours. » Ainsi aurait-il répondu à une question posée par une amie analyste<sup>4</sup>, question qui avait valeur d'interprétation et qui l'avait singulièrement soulagé. Je suis tentée d'y associer ce rêve récent :

« François Peraldi vit avec un jeune homme (un ancien analysant) dans une villa au bord de la mer. Je le vois assis sur la galerie. Il me hèle pour m'inviter à regarder un album de photographies, et j'accepte. Une image retient d'abord mon attention, celle d'une femme lumineuse, dessinée à l'encre d'or, comme dans les livres anciens. C'est sa mère. Je découvre une autre photo d'elle : couchée sur un divan, endormie et vêtue d'une robe du dix-neuvième siècle. Juste à côté, il y a une minuscule poupée rouge à l'air abandonné. Je pense : la mère aussi a été une petite fille. Puis je m'éclipse en silence. »

Deux images de la mère se côtoient ici : l'une telle que François a voulu nous(se) la représenter ; l'autre que je regarde à la dérobée révèle des restes d'enfance. Il m'invite à la « voir » pendant qu'il se détourne, puis disparaît de ma vue. La maison au bord de la mer me fait penser aux textes de lui que j'ai visités en son absence, essayant de penser dans son sillage, de saisir la main tendue du désir.

Fidèle à son style et à sa démarche, j'ai adopté une attitude psychanalytique plutôt que critique ou objectivante. Car, « un texte psychanalytique qui ne laisse pas sentir la pointe symptomale de l'analyste, n'est pas un texte psychanalytique ». (1984e, 22) Je ne trahirai certes pas sa pensée en tentant de repérer dans ses écrits le « symptôme » qu'il interroge. Et peut-être également le mien. L'œuvre théorique de François Peraldi coïncide avec le découvement progressif de son mythe d'origine. Mieux, sa reconstruction. L'originnaire, thème insistant, chargé de toute la libido du sujet, se retrouve au commencement et à la fin de la plupart de ses questions. Ce fut également mon fil d'Ariane dans ce compte rendu.

Ma présentation comporte quatre sections. La première trace un bref portrait du personnage, de sa vie et de sa position intellectuelle. La seconde résume l'essentiel de ses idées sur la sexualité dans ses rapports avec l'institution et avec l'idéologie. La troisième rassemble ses conceptions sur la cure, le transfert et la psychose. La quatrième enfin, réunit ses réflexions sur la mort et la jouissance. À chaque étape de cette recension, des exemples cliniques éclairent les aspects les plus obscurs de sa pensée, qu'il s'agisse du masochisme, de la psychose ou plus rarement de la névrose. Ma conclusion, ne sera, je l'espère, qu'une suspension, une invitation lancée à d'autres de raconter « leur » Peraldi.

### Esquisse biographique : « Peraldit<sup>5</sup> »

Peut-être y a-t-il une seule rupture qui ne puisse véritablement s'accomplir complètement sans laisser, dans la lignée de ceux qui l'ont tenté, d'ineffaçables et d'inguérissables blessures : la rupture avec le sol natal. (1988c, 158)

En relisant l'œuvre de François Peraldi<sup>6</sup> — plus de mille pages d'articles répartis dans des revues québécoises, françaises et américaines — il m'est arrivé d'entendre à nouveau sa

voix. Une voix très belle et dans laquelle il mettait, je crois, une part de son narcissisme. Jouant sur plusieurs registres, passant de la passion contenue à l'ironie mordante, de la douceur d'une caresse à la violence d'une intrusion, elle avait ce pouvoir de remuer les forces obscures de la vie et de la mort. Accompagnée par cette voix au revers du silence, je me suis mise à l'écoute de cet homme complexe et fascinant.

Je me suis remémoré les séminaires qu'il animait magistralement, y entremêlant textes théoriques et récits cliniques (ou littéraires), musique et opéra de Mozart (Don Juan et le Requiem). Lorsqu'il parlait en public, il avait toujours devant lui une pile de feuilles manuscrites qu'il consultait rarement, comme s'il savait déjà son texte par cœur. Polémiste redoutable, orateur spirituel, il utilisait volontiers la dérision pour combattre ceux qui, selon lui, trahissaient la psychanalyse en la réduisant aux méthodes psychiatriques ou psychologiques. Le plus souvent, il était généreux de son temps et de son savoir, d'une politesse exquise et d'une grande gentillesse. Il inspirait aussi des émotions contradictoires : amour, haine, désir, rejet, admiration, envie, etc. Des « transferts<sup>7</sup> » comme le dit un jour fort joliment une de ses supervisés. C'est un euphémisme de dire qu'il ne passait pas inaperçu. Imposant par la taille et l'éloquence, il avait ce qu'on appelle une présence.

François Peraldi avait érigé autour de sa vie privée une véritable enceinte, ce qui ne l'empêchait pas de jeter derrière lui à la manière du Petit Poucet des détails en apparence anodins qui signalaient le sujet caché derrière le personnage. Ainsi, enfant, j'aimais marcher sur les battures du Saguenay, tout en grappillant ici et là roches et coquillages. Et c'est ainsi que je me suis promené dans (au bord ?) les textes de Peraldi, y ramassant au passage ces cailloux qu'il a jetés derrière lui, moins, je crois, pour pouvoir retrouver son chemin que pour pouvoir être trouvé. Une gestalt s'est dessinée graduellement : celle d'un homme qui se tient au bord du Réel, qui se heurte à une jouissance insensée, aux limites de la mort et qui n'en revient que pour inventer son mythe originaire. « Le Réel (que ce soit de la mort ou de la jouissance) c'est ce qui n'est ni imaginarisable, ni symbolisable, c'est ce qu'on ne peut connaître autrement qu'en s'y heurtant. » (1990b, 27)

« ... un voyageur en perpétuel exil... » (1991a, 195)

J'ai connu Peraldi en 1979 par l'intermédiaire de Mireille Lafortune<sup>8</sup>. Elle m'avait recommandé ses séminaires sur la théorie lacanienne. Au téléphone, il avait immédiatement agréé ma requête. Je n'avais qu'à me joindre au groupe déjà existant qui se rencontrait tous les deux mardis du mois à l'université de Montréal. Pendant les douze années qui suivirent, je fus à l'écoute d'un discours qui semblait la version théorique d'une analyse ininterrompue. « Les fous qui écrivent ne nous appellent pas au secours [...]. Ils nous demandent : "Avez-vous entendu ?, Allez-vous enfin m'entendre ?" » (1978a, 6), écrit-il dans « L'Élan-gage de la folie ». Aujourd'hui, il me semble que c'est lui qui demandait à être entendu. Lui qui voulait partager avec nous le fruit de ses découvertes.

Tenait-il de ses ancêtres corses ce besoin incessant de partir à la découverte du monde et des autres ? Né à Paris le 2 mai 1938, deuxième de trois garçons, il évoque dans « Souvenirs<sup>9</sup> » une enfance entourée d'affection, et qui aurait été marquée par l'absence de son père pendant la guerre. Étudiant brillant, il entreprend d'abord des études de médecine, puis les abandonne pour la linguistique. C'est avec l'intention de devenir psychothérapeute d'enfants psychotiques qu'il entre en analyse avec Simone Decobert (qu'il nomme S.D. dans ses textes), membre de la Société psychanalytique de Paris (SPP) affiliée à l'Association internationale de psychanalyse (IPA).

En 1968, il travaille dans un centre de pédopsychiatrie tout en poursuivant sa thèse de doctorat sous la direction de Roland Barthes. Il lit Martin Heidegger, Michel Foucault et Gilles Deleuze. Refusé ou refusant d'entrer à la SPP<sup>10</sup>, il rejoint le groupe du Treizième, soit les Lebovici, Kestemberg, Diatkine. A-t-il ou non appartenu à l'IPA ? Et si oui, à quel titre ? Au cours d'un entretien avec Marie Hazan, il dit : « Ainsi donc, je suis rentré à l'Internationale, j'en suis ressorti. Je m'entendais mal avec le côté autocrate et hiérarchisé des gens de la Société » (1994b, 142). Il avait déjà raconté dans « Pas sans Lacan » (1985e 56) que lors des entretiens préliminaires, Pierre Luquet lui avait suggéré d'aller chez les lacaniens. C'est ainsi qu'il assista aux séminaires de Lacan de 1964 à 1972, qu'il suivit des contrôles avec Serge Leclair et enfin qu'il devint membre de L'École freudienne de Paris (EFP) fondée en 1964. Il conclut :

« je suis passé du temps de mon analyse à celui de ma pratique. Ce passage a été marqué, du moins j'aime à le penser, par la pensée de Lacan. [...] je suis effectivement passé de l'espace institutionnel fermé où je venais de terminer une analyse dite « didactique », la Société psychanalytique de Paris, à l'espace de travail ouvert par l'enseignement de Lacan : le champ freudien. » (1985e, 53)

À l'École freudienne de Paris, il se lie avec Françoise Dolto, Michèle Montrelay, Luce Irigaray, et quelques autres. En 1969, il commence sa pratique d'analyste dans le Jura auprès d'enfants autistes, en même temps qu'il intervient à titre d'analyste institutionnel<sup>11</sup> dans divers instituts français (I.M.P.) qui s'occupent d'« enfants débiles » (1976a, 51). De retour à Paris, il tisse des liens avec des intellectuels américains tels William Richardson et John Muller, futurs fondateurs à Boston du *Lacanian Forum*.

### ... Peraldi « en terre d'exil »

Membre de l'École freudienne de Paris, il arrive au Québec en 1974 où il travaillera comme analyste institutionnel au Centre de psychiatrie communautaire du Douglas Hospital de 1974 à 1978. Il mènera conjointement une pratique de psychanalyste et une carrière de professeur au département de linguistique de l'Université de Montréal. À partir de 1976, il organise des cours et des séminaires, donne des conférences qui le feront connaître comme lacanien, alors que lui-même ne se reconnaît pas comme tel. Il poursuivra ces multiples activités, incluant l'écriture, jusqu'à son décès survenu à Montréal le 21 mars 1993.

Son article « 1760, ou Dolto en terre d'exil » commence ainsi : « Il y a maintenant presque quinze ans, je décidai de quitter la France excédé — du moins le croyais-je — par le terrorisme intellectuel qui y régnait alors [...]. Également, peut-être par un amour perdu. » (1988a, 142) Ces mots : « amour perdu... » ont immédiatement retenu mon attention. Il y avait là un indice, un petit caillou à ramasser sur le chemin de Peraldi. Que cette demi-confiance apparaisse alors qu'il nous parle de son exil en la mettant en parallèle avec la perte de la mère patrie des Québécois me paraît extrêmement significatif. Il constate que :

« ... l'exil crée d'indiscibles blessures, d'autant moins cicatrisables — fût-ce à travers les siècles — que l'horreur et la souffrance de l'arrachement à la terre natale auront été moins dites ou [...] qu'elles auront été davantage déniées... » (1988b, 142)

Du sol natal, le sujet est irrémédiablement expulsé. Les thèmes de la rupture, de l'arrachement, de l'exil scandent le discours peraldien. La nostalgie a-t-elle quelque chose à voir avec ce sentiment qui l'envahit un jour en présence de Dolto ?

« ... j'avais ressenti pour la première fois en 1983 une sorte d'impulsion, de désir, tout à la fois précis et surprenant, de toucher sa peau. Brusquement avait resurgi en moi le minuscule enfant qui, à défaut de pouvoir toucher le corps de sa mère, qu'il admirait passionnément tout en maintenant une certaine distance de corps, allait se blottir dans le giron toujours accueillant de sa grand-mère maternelle pour toucher la peau qu'elle avait très douce. » (1988b, 160)

Il aurait vécu un revirement de position identificatoire quand, quatre ans plus tard, il accueillit Dolto âgée et fatiguée et qu'il se sentit avec elle un instinct paternel. Il se rapproche d'elle, alors qu'elle lui glisse à l'oreille « comme une petite fille : "on est tout contre" » (160). Oui, il était capable de cette douceur, de ce raffinement dans le contact avec l'autre mais il pouvait aussi l'égratigner comme un chat sauvage. N'avait-il pas déjà appelé Dolto « la Walkyrie de l'Œdipe » (1976a, 55) ? À cette époque, il lui reprochait une tendance à vouloir imposer à ses analysants la structure œdipienne pour mieux réprimer les formes divergentes de la sexualité : onanisme, homosexualité, etc. C'est cela aussi Peraldi, une façon d'aimer « tout contre ».

### **Penseur, dites-vous ?**

Il y a longtemps que Bachelard nous a montré qu'on ne pensait bien que contre. (1984c, 140)

La pensée est une douleur. (1991b, 11)

Était-il un penseur ? Pendant que j'écris, j'imagine son regard narquois posé sur moi : « Ainsi, on me considère comme un penseur de la psychanalyse québécoise à présent ! » Aussi, avant de le présenter comme un penseur, il importe de se demander ce que penser voulait dire pour lui.

Bachelard lui avait confirmé « que je ne pouvais la (l'expérience) penser que contre. Dans le " tout contre " d'une intimité partagée en même temps que dans le contre de la polémique, [...] » (1985d, 197). Penser contre, mais encore ? Penser dans la douleur, penser avec d'autres. Lecteur de Freud et de Lacan, il l'est également de Althusser, Barthes, Bataille, Bachelard, Nietzsche et surtout, pour ce qui concerne une conception de la pensée, de Heidegger. Il s'explique là-dessus dans au moins quatre textes : « La psychanalyse se meurt, la psychanalyse est morte, vive la G.R.C. <sup>12</sup> psychiatrique ! » (1981a), « L'expérience du silence » (1991a), « Trente-six variations sur un thème de Freud » (1991b) et « La transaction » (1992a).

Quand il lit Freud, il entend

« dégager sous le jour excessivement complexe des métaphores [...] des paradoxes, des contradictions, des discontinuités discursives, des signes propres au sujet de l'énonciation, des lignes de force de la structuration

de cette pensée autour de certains termes clés, des noyaux intangibles qui, plus que des concepts sont de véritables “dits fondamentaux” (*Grundworte*)<sup>13</sup>, les piliers fondateurs d'une nouvelle manière de penser l'homme. » (1981b, 109-110)

Pour Peraldi, la psychanalyse ne naît pas de la psychopathologie, mais à partir d'études cliniques qui déclenchent de « brusques élans théoriques dans lesquels Freud met en place la structure du sujet de l'inconscient. » (1981b, 110) Il ajoute que l'apport de Lacan est de nous avoir montré que la psychanalyse n'est pas une théorie de l'individu, sain ou malade, mais la science de l'homme comme sujet parlant. Dans son rapport au monde, chacun est unique et assurément irréductible à son organicité.

Comme Louis Althusser, Peraldi ne voit aucune incompatibilité entre le marxisme et la psychanalyse. La psychanalyse, écrit-il, n'est pas une science, c'est une « pratique théorique » (1981b, 109) comme peut l'être la pensée marxiste. Elle n'a, en tout cas, rien à voir avec la psychologie et la psychiatrie. Qu'est-ce qu'une « pratique théorique » en psychanalyse ? C'est repenser le statut du sujet<sup>14</sup>, dans l'expérience fondamentale du transfert<sup>15</sup>, en élaborant un système de concepts-questions. Non pas des concepts-réponses, mais des concepts qui ouvrent une recherche qui reste à préciser en fonction de chaque phénomène étudié. Il n'a pas manqué d'appliquer ce qu'il préconise ici.

La psychanalyse est elle-même un « acte de pensée » et la théorie qui en est issue un « travail de la pensée<sup>16</sup> ». Une pensée qu'il comprend a contrario « par ceci que la raison en est la contradiction la plus acharnée. » (1991b, 11) Pour l'analyste, l'homme, le sujet n'est pas là où il discourt (sait) mais là où il aime (désire et souffre). Comment penser le désir inconscient, comment penser la jouissance ? Aucune raison, aucun savoir ne rendent possible l'avènement de ce qu'il y d'unique en chacun de nous.

### *Peraldi, lacanien ?*

Lacan n'est pas mon genre. (1988b, 14)

En ce qui me concerne, je ne me dis pas lacanien et je ne pense pas qu'on puisse advenir à l'être dans le registre du « lacanien » (1989b, 43)

À mon avis, on ne peut identifier François Peraldi au seul lacanisme, ni réduire son apport à la psychanalyse québécoise à l'introduction de la pensée lacanienne au Québec, comme l'ont fait Roudinesco et Plon (1997, 784). Bien sûr, il n'est « Pas sans Lacan » (1985e) — il se dira d'ailleurs « lacanisant » (1987a, 130) plutôt que lacanien. Lui-même n'a jamais été en analyse avec un lacanien, mais il a suivi les séminaires de Lacan pendant huit ans. N'étant ni pour, ni contre ce dernier, il « compte avec » sans jamais le « compter pour rien ». L'auteur des *Écrits* lui aurait appris qu'il y a « d'autres voies pour un psychanalyste que celle du silence, de l'abandon ou de l'identification aux idéaux de l'institution. » (1985e, 56). Auparavant, Barthes lui avait montré qu'une autre éthique que celle de la révolte ou de l'assujettissement était possible et qu'elle se déployait autour de cette injonction négative de Lacan : « ne pas céder sur son désir ». Il fut arraché, dit-il, « à l'enlèvement et à la solitude sans horizon dans laquelle j'étais enfermé » grâce à cette question que Lacan ne cessait de faire travailler : « Que faisons-nous lorsque nous faisons de la psychanalyse ? » (56) Il interroge également le passage de l'analysant à l'analyste et ce qui se transmet lors de ce passage.

Peraldi n'a pas rencontré personnellement Lacan, sauf une fois, l'espace d'une seconde, confie-t-il. Il rapporte l'anecdote comme étant ce qui illustre non pas ce qu'il avait reçu de son enseignement mais ce dont il ne voulait pas : « la personne de Lacan ». Lacan avait déposé son manteau par-dessus le sien avant un séminaire. Lorsque vint le temps pour chacun d'eux de reprendre leurs manteaux respectifs sur le portemanteau, il se produisit une très brève rencontre, plutôt, un croisement de deux regards : En plongeant son regard dans le sien, Lacan lui dit, : « vous êtes tellement gentil ! »

« “Je vacillai de surprise et de gêne devant le gouffre de séduction qui s'ouvrait devant moi !” [...] Cette brève scène a suffi pour me rendre Lacan non pas antipathique mais antinomique. J'étais venu pour l'entendre, je n'avais rien à lui dire et ne voulais rien savoir de sa personne. » (61)

Quatre ans plus tard, Peraldi répète qu'il n'a jamais désiré approcher ni connaître personnellement Lacan : « Il s'agit de quelqu'un pour qui je n'ai ressenti ni sympathie ni aversion particulières, mais dont je me suis toujours méfié. [...]...s'il aimait les femmes [...] il méprisait les hommes. » (1989b, 37)

Voilà qui est tout à fait révélateur et représentatif de la personnalité de Peraldi. Il ne voulait pas de maître, pas de père. « Enfin, il n'y a pas d'école dont je désire devenir l'analyste. Aujourd'hui, toute école, toute institution psychanalytique quelle qu'elle puisse être me semble devoir constituer la contradiction la plus acharnée du champ freudien. » (1985e, 62) Néanmoins, il veut témoigner de son passage du divan au fauteuil. C'est pourquoi, il communique des extraits de la cure de Nicole, qui fut la première analyse qu'il a menée jusqu'à son terme en utilisant un mode d'écoute basé sur l'enseignement de Lacan, lequel est centré sur les signifiants et sur le départage de chacune des trois catégories : Réel, Imaginaire, Symbolique.

Voici un exemple de sa manière de travailler : pendant que l'analysante lui parle, il laisse ses signifiants le traverser, s'enchaîner entre eux, en évoquer d'autres dans sa mémoire. Ainsi, il repense à ce signifiant « handsome » qui surgit quand il la vit pour la première fois et qui renvoyait à ce que sa propre mère disait du couple qu'elle formait avec son mari : un « handsome couple <sup>17</sup> ». Ce signifiant devait s'avérer appartenir à l'ensemble des signifiants de Nicole, mais pris dans des configurations différentes. Un an avant la fin de son analyse, Nicole rêve : « d'une femme sans tête. » (72) Après son récit, elle se tait, puis éclate de rire : « C'est vrai, je m'entête », dit-elle. Elle put, commente Peraldi, se dégager de l'impasse de ses représentations de femme décapitée, pour s'interroger sur sa position subjective du moment. Pris dans sa valeur d'image, son signifié eut pu suggérer une toute autre interprétation du contenu en rapport avec les images de la castration, alors que ce qui faisait obstacle, à ce moment-là, n'était pas la pensée de la castration féminine mais un élément du transfert, explique-t-il.

En lisant ce passage, je me suis souvenue d'une œuvre de Max Ernst, un roman-collage intitulé : *La Femme 100 têtes* (1929). François Peraldi, a-t-il vu cette œuvre <sup>18</sup> ? Probablement, mais, il n'en dit rien, pas plus qu'il ne cite *Gros-Câlin* de Romain Gary (Émile Ajar) dans un autre article (1978d) qui de toute évidence s'en inspire. C'est comme s'il introduisait de la fiction (ou de l'art) non seulement quand il relate sa propre analyse mais aussi dans ses études cliniques. De la même façon qu'il intercale du matériel issu de sa propre analyse dans ses études cliniques. Ainsi, dans l'analyse de monsieur D. (1989b, 43-45) apparaissent des personnages tirés de son « roman familial » : père absent, inconsistant, indif-

férent ; mère imposante, distante, dure, non sexuelle, sans désir ; une grand-mère, chaleureuse, frivole et sensuelle. François allait se réfugier dans le giron de sa grand-mère quand il se sentait abandonné. «Lorsque je me plaignais, petit enfant, qu'on ne s'occupait pas de moi et faisais un drame de l'abandon, ma grand-mère me consolait en me prenant sur ses genoux et m'appelait ti-bêta.» (1985c, 174) Ce qu'il associe à Tibétain. Dès lors, le Tibet devint «pour moi» le pays mythique, symbole de la poitrine «grand-maternelle» contre laquelle il aimait se blottir dans ses moments de détresse enfantine.

### Sexualité et institutions

Je ne suis pas, tu le sais bien, un amant des femmes au sens ordinaire de ce terme. [...] Mais pour toi, Amante Marine, je ne puis être autre chose que ce paradoxyse : un homme-mère. (1980a,12-13)

Homosexuel, il l'était, «passionné (aussi) de sadomasochisme» (Roudinesco, 1997, 785), peut-être. Dans plusieurs de ses écrits, il fait allusion à sa fréquentation de milieux «hot» des grandes cités. Lui-même refuse le terme de perversion, lui préférant celui de polysexualité. Je pense que la question de l'orientation sexuelle de François Peraldi ne vaut d'être notée ici qu'en autant qu'elle explique en partie le travail de pensée auquel il se livra. En effet, il a consacré une grande partie de son œuvre à explorer les arcanes d'une jouissance transgressive à travers l'analyse du masochisme, de la psychose ou de la féminité. Car, si Freud a voulu témoigner de la névrose, Lacan de la paranoïa, je pense que Peraldi a voulu témoigner de la «perversion». C'était là pour lui la tache aveugle de la psychanalyse. Il ne pouvait se reconnaître dans les théories psychanalytiques sur la sexualité, aussi, je crois qu'il lui a fallu construire la sienne — une «fiction théorique<sup>19</sup>»? — qui rendrait compte de la spécificité de son désir : ce sera le mythe de l'Autre archaïque (de la jouissance de Kali).

«Quand la rumeur publique me dit “homosexuel”, et vous savez qu'elle ne s'en prive pas, elle ne dit rien quant à ma sexualité puisque précisément ceux de qui vient cette rumeur et celles que la colportent ignorent tout de ma vie privée que j'ai toujours radicalement séparée de ma vie publique et professionnelle.» (1988b,17)

François Peraldi voyait dans cette rumeur sur son homosexualité, une tentative de contrôler ce que son discours avait de «a-doxal ou paradoxal». Une façon de le disqualifier ? Un signe d'ignorance ?

### Fin(s) d'analyse et perversion

Or, s'il est une chose, justement qui ouvre des horizons, c'est l'ignorance (R. Gary, *Gros-Câlin* (1974,27)

Parler de mon analyse [...] serait difficile et ce, pour une raison fort simple : je ne m'en souviens pas. [...] Il me semble qu'un travail immense s'est effectué dont il me serait extrêmement difficile, voire impossible de reconstituer les étapes sans les inventer. Pourquoi pas d'ailleurs ? [...] Je ne me souviens que de ce qui m'a fait sortir de mon analyse... (1985e, 62-63)



Peraldi raconte comment il a choisi son analyste et sa première rencontre avec « S.D. ». Elle faisait partie des trois noms de « femmes disponibles à cinquante francs<sup>20</sup> » (1985e, 66) qu'on lui avait donnés au Centre Alfred Binet où il avait formulé sa demande de devenir « psychothérapeute d'enfants ». Il exclut la première d'emblée parce qu'elle habite près des Champs-Élysées. « Trop de mauvais souvenirs se rattachaient à cet endroit » (1985e, 67). La deuxième parce qu'elle avait des varices et vivait dans un capharnaüm indescriptible, or il a horreur de la saleté et du désordre, dit-il. « S.D. » lui plaît parce qu'elle ressemble à une cousine aimée et que son appartement évoque celui de ses parents antiquaires.

Au cours du premier entretien, il accentue ses symptômes de façon à avoir l'air d'être suffisamment malade pour être soigné. À la fin, elle lui aurait déclaré : « Ah ben, en effet ! Je pensai que j'en avais fait un peu trop et qu'elle n'avait pas à m'emboîter le pas. De ce jour, j'eus souvent le sentiment un peu troublant d'un malentendu, insaisissable ». (67) D'emblée, il paraît ambivalent envers son analyste et déjà prêt à la prendre en défaut. La description de la fin de son analyse est à cet égard suffisamment significative.

Dans « La castration sadique-anale de votre père » (1978d), Peraldi se montre extrêmement critique envers elle. Un jour, il lui avait raconté une histoire invraisemblable. Son boa Mélibée, qu'il avait enfermé dans les toilettes, s'était échappé par le tuyau d'égout de la cuvette vers un étage supérieur et avait réapparu dans une autre cuvette où « par malheur » (ou par bonheur pour le conteur ?) une femme était assise. Cris et hurlements s'ensuivent, appel à la police, intervention des médias. Pendant son récit, il remarque le silence de son analyste, remue sur le divan, se tortille (comme un serpent ?) tout en détaillant les tentatives de récupération du reptile, avec un humour assasin. De quoi faire lever une analyste de son « siège » ! Soudain, il croit entendre un gloussement derrière lui, puis, le silence encore. Il poursuit donc son récit. La voisine traumatisée lui a dit que depuis cet incident elle fait des cauchemars à la pensée que le serpent sorte du conduit pendant qu'elle est aux toilettes, elle qui vient de subir une hystérectomie : « ... alors l'idée qu'il aurait pu rentrer comme ça... ». À partir de ce fantasme, un Peraldi sarcastique imagine l'horreur de la dame envahie par « ... des mètres de boa (entrant) dans son corps éviscéré. » (1978d, 90). Puis, il entend son analyste prononcer d'une voix neutre : « Hé bien, on peut dire que vous avez réalisé sans souffrir la castration anale de votre père. » (90) Dès cet instant, il prend la décision d'en finir avec elle et, à l'occasion des vacances, il la quitte sans lui verser la somme (1200 francs : 250 \$) qu'il lui devait encore, et qu'elle n'a jamais réclamée par la suite.

« Je ne suis pas “ un gentil jeune homme ” et lorsqu'on me ferme la porte au nez, je n'attends pas qu'on me la rouvre. En me fermant la porte au nez avec “ sa ” vérité, “ mon ” analyste venait de me condamner à rester au seuil de ma névrose et, dans le même temps, à devenir analyste. » (1978d, 94)

Ce qu'il reproche à son analyste, c'est de s'adresser à lui comme à un futur analyste et non à un sujet désirant. Elle lui « assène un savoir » au lieu de l'écouter. En effet, il n'y a pas eu ici d'interprétation dans le transfert, mais un rejet de sa parole, de sa vérité subjective.

Cette anecdote tragico-comique se retrouve à peu de choses près dans *Gros-Câlin* de Émile Ajar (Romain Gary). Gros-Câlin est le nom donné à un python à la fois sympathique et intrusif qui s'égare dans les toilettes d'un appartement voisin et qui vient titiller les fesses d'une dame. Or, Peraldi ne le cite nulle part, non pour plagier Romain Gary, à mon avis,

mais pour s'amuser à nos dépens, tout comme il l'a fait avec son analyste. Il mêle fiction et réalité, ne s'approprie le scénario d'un autre que pour nourrir le sien propre.

Un jour, à brûle-pourpoint, il me donna cette autre version de la fin de son analyse : « Vous vous conduisez comme un enfant ! » lui aurait lancé S. D. alors qu'il exprimait une angoisse intense. Et il conclut en me jetant un regard appuyé : « Une psychanalyse, ça se termine comme ça... » Que voulait-il me dire qui nous concernait peut-être tous deux ? Peut-être l'analyse des analystes n'est-elle en effet qu'une analyse ratée ? Après un temps d'ouverture « quelque chose se referme comme un mur devant quoi l'analysant échoue. » (94) Chose certaine, en me faisant complice de son dire, il m'incitait à reprendre cette question pour moi-même.

Pourtant, S. D. n'avait pas tout à fait tort, concède-t-il, le matériel accumulé pendant son analyse concernait entre autres choses, « mon identification à l'une de (mes) mères tout aussi remarquables que phalliques, indiquait assez dans quelle position structurale je me trouvais au regard de l'un des pères » (1978d, 91).

### *Des versions du père...*

En fait, la question du père ne m'a jamais lâché. (Peraldi, 1984a, 27).

Et qu'ils le sachent au moins qu'on peut crier un amour. (Duras, 1973,100)

« La castration sadique-ale » (1978d) et « L'attente du père » (1984a) mettent en scène deux versions de la figure paternelle à travers un souvenir d'enfance. Lorsque François Peraldi était âgé de dix-huit mois, son père partit pour la guerre. Il dit avoir terriblement souffert de cette disparition soudaine, d'autant plus que son père l'avait soigné pour une grave maladie pendant les mois qui précédèrent sa mobilisation et avait été particulièrement maternel avec lui. Après le départ de son père, sa mère lui donna une photographie de lui et il la conserva près de son lit. Quand ce dernier revint du front un an plus tard (ailleurs, il dit deux ans), il ne le reconnut pas, il refusa catégoriquement de croire qu'il s'agissait de lui. Il alla chercher en courant la photo de son père et dit : « c'est lui mon père ! » Pour lui l'homme de la photo et l'homme qui revenait vivre auprès de sa mère n'étaient pas le même. Il retrouva en analyse la souffrance de cette « attente du père ».

« L'attente du père » (1984a) est un texte prenant qui nous livre, je crois, une clé de l'œuvre peraldienne. Partant de l'analyse de « L'après-midi de monsieur Andesmas » (1962) de Marguerite Duras, il y entrouvre une part de son imaginaire. Ce récit met en scène un père qui attend sa fille et qui se souvient de son amour infini pour elle, à tel point qu'il connaît la terreur de la mort. Or, Marguerite Duras a perdu son père quand elle n'avait pas quatre ans. Peraldi y voit un retournement de situation, une projection identificatoire : ce n'est pas moi (l'enfant) qui attend, c'est le père. Les mêmes signifiants, la même souffrance submergeante centrée autour de l'attente et de l'oubli de l'amour. Ne croirait-on pas entendre le petit François en « attente du père », dans la solitude essentielle de sa perte ? Je pense qu'il reprocha à son analyste, non sans motif d'ailleurs, d'avoir ignoré cette attente et, ce faisant, de l'avoir laissée sans fin.

S. D. aurait éternisé le rapport à la mère au lieu de permettre l'assomption du père avec ses noms multiples, un père symbolique, et non plus seulement imaginaire. La fin de l'analyse, croit Peraldi, devrait être le temps mort du transfert, de l'amour (de la haine), ce moment de franchissement d'une limite pour faire advenir du non-dit. Il s'agit de métaphoriser

la sexualité polymorphe de l'enfant, ce qu'il nomme « polysexualité » via le tiers paternel. Leitmotiv chez lui : il ne faut pas normativer le sujet mais lui permettre de symboliser la polysexualité perdue de sa première enfance. Entrer là-dedans, dans cette pulsionnalité qui caractérise le rapport de l'enfant au corps maternel, celle qui est induite par le corps de la mère dans le corps de l'enfant, « découpée » par ses soins. Bref, il se demande : « Quel serait le rapport de la fin de l'analyse avec la perversion ? » (1978d, 100) Or, le père, version Peraldi, est resté un fantôme, une question toujours en suspens. Ce qui me rappelle une autre photographie, celle d'un homme mourant qui regarde « sa propre mort » venir à lui, représentation saisissante que Peraldi élabore dans un article intitulé : « Franco et sa mort » (1991c). J'y reviendrai dans la section finale.

### *Le « dogme œdipien »...*

Les premières publications de François Peraldi sont consacrées à une critique virulente des institutions, y compris l'institution psychanalytique. Il s'en prend particulièrement au « dogme œdipien » responsable, selon lui, de la répression de la « polysexualité » infantile. Sa critique s'inspire de la philosophie marxiste, principalement de la lecture d'Althusser. Suivant ce dernier, la structuration de l'œdipe est indispensable à la reproduction de l'ordre capitaliste. L'Institution écrase, comprime la polysexualité infantile en la faisant passer dans le moule de la triangulation œdipienne, laquelle se fonde sur la castration. En effet, l'œdipe est fondé sur l'angoisse de castration et le tabou de l'inceste.

François Peraldi s'attaque donc à un pilier de la psychanalyse en taxant l'œdipe de « formation de l'inconscient », de symptôme, de « production sociale extérieure » ; « c'est le fait du désir des parents, de la paranoïa des pères qui se rabat sur la production désirante de l'inconscient », écrit-il. (1976a, 47-48) « Celui qui est chassé (exclu), c'est donc celui qui ne marche pas dans la « combine œdipienne », ajoute-t-il, (56) : c'est le schizo, le nègre, le pervers, l'analyste (François Peraldi ?) s'il refuse de soutenir de son savoir, de son silence, de ses interprétations tout l'appareillage « œdipianissant ».

### *et des institutions ...*

Dans le but de démontrer que l'institutionnalisation a une fonction de nivellement, d'abolition de l'individu, Peraldi n'hésite pas à communiquer certains faits personnels. Ainsi, au temps de la guerre d'Algérie, il s'est fait réformer pour éviter la prison (« et de tuer »). Comment ? En se faisant « passer pour un homosexuel schizoïde » (1976b, 104). On le jugea dangereux pour la moralité des jeunes recrues et inapte à toutes fonctions. Il ignorait que ce dossier le suivrait au Canada et compliquerait les procédures d'immigration. Il s'est vu, dit-il, « scripturalisé », identifié sur la foi de ce seul dossier et ceci sans qu'on prenne en compte ses réalisations antérieures comme analyste d'adolescents psychotiques, comme formateur de dizaines d'éducateurs et superviseur de plusieurs Centres médico-pédagogiques. Il a dû produire un « contre-dossier » disant qu'il était « normal » (non homosexuel) et apte à travailler (non schizophrène).

C'est dans le même esprit qu'il analyse la fonction du regard entre les prisonniers et leurs gardiens en se basant sur sa courte expérience de la prison (il fut incarcéré 48 heures au Mexique) (1976b, 99). Le regard du gardien sur le détenu le tient autrement captif que les murs de sa cellule, explique-t-il. Au « Centre P. de Montréal », les « malades-prisonniers » vivent dans des cages de verre, écrit-il. « On peut donc voir sans cesse l'univers dont on est

exclu dans le même temps que l'on est sans cesse confronté à cette exclusion même... » (100) Il s'agit là pour lui d'une véritable perversion car le but de ce dispositif est de renforcer son emprise et sa puissance sur l'autre. Le sujet se trouve exilé de l'intérieur.

**« L'exil est mon destin... »**

Le petit François s'amusaît à observer le comportement des fourmis, à leur apporter toutes sortes d'aliments, puis, quand l'envie lui (en) prenait, il les détruisait d'un grand jet d'urine, à la manière de Gulliver. Il jouait à être Dieu tout-puissant, tantôt bienveillant, tantôt vengeur. Déjà, il refusait de se fondre dans la masse, de s'y englober, de s'y conformer : « L'exil est mon destin, ma "trajectoire d'astre" » (1987b, 160). Il y a là une variation sur un thème connu, celui de l'exil que redouble l'exclusion. Peraldi se définit comme l'étranger, l'Autre, l'observateur solitaire. Il ne cache pas ses idées de grandeur et de supériorité sur le reste du monde, non plus que son anticonformisme, son refus de l'autorité et surtout, son rejet de la moralité « bourgeoise ». Cette morale sexuelle, « cette inscription originelle des lois fondamentales du social et de ses contradictions : le tabou de l'inceste par exemple », Peraldi l'associe à un « inconscient politique » parallèle à « l'inconscient libidinal », ce « qui reste de ces époques archaïques de la vie. » (1978b, 13)

**« Le Surmoi, ce censeur obscène » (1992b, 359)**

« Heterosexual presumption » (1992b) commence par une anecdote racontée à Peraldi vingt-cinq ans plus tôt. Il s'agit d'un père et son fils, tous deux hétérosexuels, qui prêtent à un jeune homme des tendances homosexuelles pour des raisons qui ne sont pas mentionnées. Le père aurait eu vers la cinquantaine des aventures homosexuelles avec de jeunes mâles ou des travestis. Selon Peraldi, quand ce genre de situation se produit au cours d'une analyse, il faut l'interpréter comme le résultat non pas tant d'un assouplissement du Surmoi « ce censeur obscène » (359) que de l'appareil moïque incluant à la fois l'idéal du Moi et le Moi-idéal. Cet assouplissement permettrait aux désirs sexuels inconscients d'être réactivés, et à la libido d'être réinvestie sur toute la surface du corps du sujet. Il la considère non pas comme une régression à la sexualité pré-génitale, mais plutôt comme la résurgence de la perversion polymorphe habituellement attribuée aux enfants (Freud). C'est, croit-il, la base éternelle de la sexualité humaine ; qu'elle soit ou non refoulée, elle ne cesse pas pour autant d'exister même si elle reste dormante. Les variations de choix d'objet et de but sexuels constituent selon lui une tentative de laisser réapparaître une sexualité plus authentique et plus agréable (plus proche de la jouissance que du plaisir), laquelle s'oppose à ce qui était ressenti plus ou moins comme un semblant, une sexualité aliénée et hypocrite par ces hommes qui jusque-là s'étaient voulu « normaux ».

Doit-on poser comme but normal et ultime l'atteinte de l'hétérosexualité dans le développement psycho-sexuel de l'être humain ? se demande-t-il. (359) Comment y arrive-t-on alors ? Sous quelle sorte de pression ? Quel est le rôle de l'appareil de l'Ego (du pouvoir) dans le développement ou la maturation ? Pour Peraldi, l'Ego est le symptôme du sujet, la maladie mentale de l'espèce humaine. Instance répressive, elle représente les pouvoirs institutionnels à l'intérieur même du psychisme. Confronté à deux définitions contradictoires du Moi, il choisit la seconde : le Moi est un symptôme, le symptôme humain par excellence, la folie de l'homme. « Whether we call it self or ego or person, it is entirely made up of discourse » (365). Plus encore, le Moi est entièrement un effet du discours idéologique. Il est

aliéné par l'idéologie émanant des signifiants des objets premiers de ses pulsions, qui sont aussi les agents des appareils de pouvoir. Et l'idéologie est le discours de l'autre qui se réfère à un contexte social.

***Polysexualité, dit-il.***

L'homme comme la femme sont fondamentalement en leur essence même pervers : polysexuels. (1988b, 16)

Je pense que la nécessité pour François Peraldi de s'inventer un mythe d'origine remonte à sa remise en question du concept même de sexualité, en psychanalyse comme dans la société en général. Usant à son profit de la pensée de Freud sur la sexualité infantile, il fait correspondre la polysexualité à « la sexualité polymorphe infantile », cette dernière ayant été réprimée par une société bourgeoise et capitaliste en vue d'orienter le sujet vers l'hétérosexualité génitale.

Dans le « Désir de la Chose. Lettres à Jean Forest » il écrit :

« Ce qui n'existe pas, sauf dans l'Imaginaire de la domestication de l'homme, c'est l'hétérosexualité pure. C'est sur un fondement d'homosexualité (d'auto-érotisme) que se construit la polysexualité des hommes et des femmes, qu'ils fassent semblant d'y renoncer pour paraître mieux domestiqués ne tient jamais au cours du travail de l'analyse. » (1988b, 16)

Le terme « homosexualité » est une étiquette, dit-il, qui fait écran au désir. Il ne désigne nullement une perversion, mais une arme dont se servent les « pervers authentiques » pour contrôler socialement certains individus. « La perversion consiste essentiellement selon moi, en la volonté de maîtriser n'importe quel autre afin d'en jouir absolument à son gré. » (1988b, 17) Observant l'existence des manifestations plurielles de la sexualité humaine, il rappelle dans sa présentation du numéro « Polysexuality » (1981a) que la libido, « cette irrépressible volonté de jouissance », n'est jamais pure mais toujours liée aux pulsions de mort au point que, pour certains, la jouissance culminera dans la mort (ultimate sex). Son but est de décrire les nombreux processus à travers lesquels celle-ci devient un « fact of life ». Parmi ces processus, il s'intéressera de façon prédominante au masochisme.

« Le masochisme n'est pas comparable à un rituel religieux, dit-il, mais à une initiation. C'est un processus. »

« In fact, it is an experimentation whose ultimate goal is death : death as ultimate sex ! [...] Perverted experimentation is a way of being-for-death (être-pour-la-mort), but there is also pleasure. There is ecstasy — jouissance — the pleasurable counterpart of death. » (1981a, 169)

La jouissance serait ce que nous avons eu à rejeter dans le cours du développement oedipien, alors que notre corps érotique a été assujéti à une structure et aliéné au pouvoir du langage. Selon Peraldi, la construction du sujet dit normal, hétérosexuel, requiert le refoulement via le langage de toutes les zones érotiques, leur interdiction au profit de la seule

zone génitale et dans le but de l'acte hétérosexuel. Le masochiste — et à un moindre degré le sadique — voudrait déconstruire la construction oedipienne, en d'autres mots, désubjectiver son propre corps. Ce serait aussi le but visé inconsciemment par le psychotique, à la différence que celui-ci a souvent du mal à revenir de ces incursions (trips) dans la jouissance.

«Peut-être y a-t-il dans le moment de l'orgasme pour ceux qui ne sont pas masochistes, quelque chose qui, l'espace d'un éclair fait s'ouvrir cette béance du Réel, ce moment fugitif de la jouissance aussi instantané que l'ouverture du diaphragme d'un appareil photographique. Mais ce moment est perdu dès que retrouvé. Pour le masochiste, il s'agit de maintenir cette ouverture béante, du moins pendant le temps de la séance masochiste, voire d'en agrandir la béance.» (1984e, 27)

Du point de vue peraldien, nous pouvons comparer l'expérience masochiste à un « voyage » (analogue aux effets de la consommation de L.S.D. ou d'héroïne) dans le champ de l'Autre grâce à une levée ponctuelle du refoulement. Cette expérience ne fait pas du masochiste un psychotique, mais cette désubjectivation lui permet de se libérer de l'aliénation inconsciente à la fonction symbolique du langage et d'en redécouvrir la fonction performative, à travers la sémiotique corporelle. Il aura été un enfant : « He will have become a child » (1981a, 170).

Il me semble avoir entendu dans les paroles et les écrits de François Peraldi cette espèce de cri primordial émis par l'*infans* abîmé dans je ne sais quelle jouissance mortelle. Cette jouissance infinie — féminine ? — émerge du sol maternel en contrepartie d'une souffrance abyssale. Aussi Peraldi fait-il dépendre la naissance du sujet du cri de la mère dans l'orgasme. L'orgasme maternel expulse littéralement l'*infans* hors de l'indifférencié pour le faire advenir à la vie psychique, croit-il. L'expérience masochiste remettrait en scène cette expulsion originaire et douloureuse du sujet. En effet, Peraldi la conçoit comme un processus de réactivation du corps érotique du nouveau-né, comme une retraversée de la déchirure initiale qui donne sur l'extase fusionnelle. Qu'est-ce qui spécifie ce retour vers l'origine, ce que je suis tentée de nommer ici une archéologie érotique ? S'agit-il d'une identification de l'*infans* à la jouissance de la femme dans la scène primitive ? Ou d'une expérience de retrouvailles avec l'objet maternel, source imaginaire de toutes satisfactions ? Quel est son rapport avec le masochisme primaire (érogène) tel que théorisé par Freud ? Chez Peraldi, toutes ces questions sont en suspens, mais pourrait-il en être autrement s'agissant des origines ? Reste que c'est toujours la dimension tragique du désir qui ressort de son discours. L'objet du désir ne peut être que l'objet né de la fracture primitive du continuum *sein-enfant*. C'est « l'état de fusion extatique qu'on retrouve comme une tentation constante et terrible chez les analysants narcissiques et/ou psychotiques... » (1985a, 184)

### La recherche de son mythe d'origine

J'ai appris depuis lors que lorsqu'un mâle se met du côté du pas-tout [...], ce n'est pas sans péril, c'est en fait au péril de sa vie. (1985d, 199)

« Elle, l'Autre » (1983b) introduit un nouveau personnage de la mythologie peraldienne : Terence Sellers, auteure du « Correct Sadist<sup>21</sup> ». Est-ce elle, cette femme mystérieuse qu'il

a suivie en Inde ? « ... femme qui a su se tenir au bord du Réel, sans se dérober à son pouvoir d'horreur et de jouissance, jusqu'aux plus extrêmes limites de ses forces de vie... » (1985d, 199). S'appuyant sur le témoignage de cette « célèbre *dominatrix* » (1981b, 99), Peraldi pose la question de l'altérité sexuelle à travers les « perversions ». En devenant esclave d'un autre qui incarne le grand Autre archaïque, le masochiste « authentique » (pour le distinguer du fantasme névrotique), se désassujettit du symbolique, du rapport aux mots comme médiateurs de l'échange inter-humain pour advenir à une érotique archaïque du corps<sup>22</sup>. Dans le rapport sadomasochiste, c'est le masochiste qui en fait contrôle le sadique, qui le guide, souligne Peraldi, à travers une sémiotique corporelle<sup>23</sup>. Son corps devient texte, symbole, cri, matière à jouir. En même temps que le sadique et le masochiste s'avancent vers des étapes de tortures plus graves et plus audacieuses, la parole et le langage s'effacent. Le masochiste chemine vers « ce point où la jouissance et la mort, pour lui et pour lui seul, culminent dans leur conjonction. » (104) Point qu'il n'atteindra pas nécessairement, mais qui est toujours posé comme avenir, « à-venir », objectif dernier.

Pour Peraldi, l'accès au symbolique suppose l'assujettissement du sujet à tout ce que le langage comporte inévitablement de contraintes, d'asservissement à l'idéologie dominante et à son éthique sous-jacente du maître et de la maîtrise. « Cet assujettissement se fait [...], dans et par la souffrance, et le symbole de cette aliénation est frayé, gravé dans sa chair, comme le chiffre des propriétaires sur le flanc de leurs bœufs. » (1984e, 27-28) C'est cet assujettissement au symbolique que le masochiste efface, par une violence encore plus grande « comme on efface les empreintes digitales en les brûlant ». (28) En détruisant son aliénation au symbolique, il réactualise une position subjective antérieure à la castration, rejoignant ainsi de façon délibérée le psychotique chez qui le symbolique n'a jamais eu véritablement de prise, n'est jamais parvenu à nouer solidement le Réel à l'Imaginaire. Il réalise, « afin de jouir au plus proche du Réel, une psychose partielle, fragmentaire et quasi expérimentale. » (28) En somme, contrairement au psychotique, le retour dans l'entre-deux morts est pour le masochiste un processus soigneusement contrôlé, voire programmé par l'Autre (champ des signifiants inconscients).

On retrouve dans « L'exil accompli » (1985c) cette sorte de nostalgie d'un communication primitive qui, se passant de toute représentation, parle la langue même de la pulsion. Ce texte extrêmement dense vibre du désir de son auteur :

« Il faut aller de l'avant, toujours plus, vers l'origine afin que ce qu'Œdipe a, pour un instant historique, entrouvert ne se referme pas. Il faut aller voir les Indes. [...] La psychanalyse nous accompagne aujourd'hui jusqu'au seuil du devenir-un illimité et, quoi qu'en dise Freud/Lacan, elle ne va pas plus loin. » (1985c, 177-178)

Comme s'il cherchait une voie (voix) pour retourner au lieu d'où il est parti, d'où il fut expatrié du fait de « la jouissance de la femme ». L'Autre, dans l'imaginaire peraldien, s'incarne au féminin. C'est la femme archétypale, celle qui échappe à la puissance du symbolique et du phallicisme. L'Autre dans toute son étrangeté - le « continent noir » de la théorie freudienne et que Lacan aborde sous les espèces de la mystique ou de la folle - n'est pas la femme dans la réalité, elle pourrait tout aussi être la part féminine d'un homme qui ose s'abandonner absolument aux forces libidinales qui ont échappé à la normalisation oedipienne.

«...ce moment fugitif de la jouissance...» (1984e, 27)

et seul je fais route vers «l'origine qui vient à ma rencontre» (Hölderlin) (1980a, 15)

Je cherche un dénominateur commun à toutes les questions soulevées par François Peraldi et je ne trouve que ce mot : jouissance. Et pour lui, la jouissance a un nom : Kali. Mais qui est Kali ?

«Kali, la déesse centrale de l'Inde, celle qui subsume les pouvoirs de tous les dieux. [...] avant de jouir du corps pâmé de Shiva, elle est aussi celle qui l'a d'abord morcelé, faisant ainsi triompher sur le dieu lui-même la toute-puissance des pulsions de mort qui l'animent et font d'elle la dimension la plus archaïque de l'essence féminine du divin, celle qui précède et provoque le remembrement du dieu et son entrée dans le panthéon hindou comme sujet.» (1984e, 25)

Mortifère et cruelle, elle n'est pas méchante, ajoute-t-il, car sa cruauté destructrice est la condition de l'avènement de l'ordre. Elle détruit le chaos, l'indifférencié. Elle n'est pas mère, elle ne possède aucun des attributs de la maternité, elle n'est pas non plus un objet sexuel, elle est femme. Elle rejoint, ajoute-t-il, ces autres femmes qui se sont tenues au bord du Réel, si ce n'est dans le Réel : les mystiques. Selon une tradition tardive, Lilith, autre rejeton de Kali, est identifiée au serpent tentateur qui fut pour Ève l'agent de la chute de l'humanité. On retrouve des traits de Lilith chez les déesses du panthéon gréco-romain sous les noms de Sirènes, Harpies, Édchidna, la Vipère, tous monstres féminins dévorants et dangereux, fréquemment ailés.

Cette figure du serpent nous est familière. Du Mélibée (de «La castration sadique-ale de votre père...», 1978) à Norbert-Marc (de «L'Élangage de la folie», 1978 et du «Voyage dans l'entre-deux-morts», 1984, etc.), le serpent symbolise la pré-généralité d'un sujet aux prises avec de violentes pulsions orales et anales. Emblème d'un phallus frémissant et remuant dans les parties intimes des dames occupées à des fonctions anales, ou de l'enfant prêt à mordre le sein plein de lait. C'est du Peraldi tout craché si j'ose dire. On imagine son plaisir, son identification au personnage «envahissant», au personnage «mordant»... Mais ne soyons pas dupes des allures phalliques du dit boa et attachons-nous au «trou» qu'il représente pour François : «On oublie [...] que le serpent, s'il ressemble de par sa forme à un pénis [...], étrangle des proies en s'enroulant autour comme un sphincter avant de les avaler tout rond.» (1978d, 93) Représentation redoutable du petit enfant qui rampe, qui s'enroule autour du corps de la mère et qui veut dévorer quoi ? Ou d'un tube digestif monstrueux transformé en organe sexuel féminin engouffrant ?

Avouant «une jeunesse vagabonde et mouvementée, passionnément ouverte sur le monde des autres» (1985d, 198), il fut, confie-t-il dans «La jouissance de Kali» plus proche qu'on ne l'est d'habitude de la «polysexualité» de son enfance et plus en harmonie avec elle. Aussi, il n'a pas connu «le pieux effroi du dévot non plus que la curiosité négative» lorsqu'il fut «confronté à la polysexualité du monde, à la perversion polymorphe qui fonde la sexualité masculine». (198) Il y a rencontré ce je-ne-sais-quoi des femmes,

«et parfois des hommes, qui déjoue l'emprise du symbolique, à savoir une certaine jouissance, autre que phallique, par laquelle ces femmes et



ces hommes tiennent au réel, à ce bout de réel auquel je me suis accroché après m'y être heurté. » (198-199)

La jouissance, version Peraldi, est au bout des processus psychotique, sadomasochiste, mystique ou amoureux. C'est toujours elle qu'il traque au plus fort de la vie et de la mort. Est-ce la jouissance féminine ? Pas vraiment. Plutôt, une jouissance mythique, anéantissante et qui, me semble-t-il, se rapproche moins de celle de la femme que de celle de l'*infans* quand il est investi par la libido adulte. Pas question ici de régresser vers l'infantile archaïque mais bien, d'actualiser une sémiotique corporelle qui ouvre sur une jouissance illimitée. Au plus près de l'infantile, à quelques pas de la femme, au plus loin de la mère, dirais-je, Peraldi est allé « vers l'origine », vers cette figure terrible à laquelle il donna le nom de Kali/Lilith. Extase paradoxale, à double face car, si elle remet à jour le continuum originaire dans un instant de fusion imaginaire, elle n'apparaît qu'au bout d'une douloureuse ascèse et sous le signe de la rupture. La mère retrouvée n'est jamais que l'envers de la mère perdue, la jouissance féminine, l'emblème de cette perte.

« Je ne devais découvrir qu'au Tibet que c'est dans ce Rien (au-delà du corps de la mère) qu'il m'appartient, si je sais m'y tenir, de me saisir d'un bout de Réel et de le faire mien », écrit Peraldi (1985c, 187) Le mythe de Kali participe de son analyse du processus masochiste comme réactivation de l'originaire mais aussi de découverte de son inconscient. Là où peut s'achever une analyse (et peut-être « plus particulièrement une analyse de femme »), en deçà de l'imgo maternelle, au lieu même de la déchirure, de la destruction de l'indifférencié originaire, crie la jouissance féminine « En ce point extrême, au-delà de cette limite, le sujet s'abolit dans la jouissance de Kali. » (1985d, 213) Car, la libido, cette « irrépressible volonté de jouissance », n'est jamais pure, elle est toujours liée aux pulsions de mort, au point que pour certains de ceux qui l'actualisent, la jouissance culmine dans la mort : ce qu'on appelle « ultimate sex ». Pour Peraldi, l'initiation masochiste consiste essentiellement en une réactivation codifiée et programmée de l'infantile refoulé, en une stimulation progressive et douloureuse du corps érotique premier, lequel sera envahi, possédé par un courant libidinal qui a toute la puissance de la sexualité adulte.

**« Fut-ce aimer à en crever... » (1981b, 114)**

Quelle est la jouissance d'être aimé, quelle est cette jouissance-là lorsqu'elle ne peut que culminer dans la mort ? (1985d, 203)

Au cours d'une présentation qu'il avait faite sur les pratiques sadiques et masochistes « telles qu'on peut être amené à les connaître sans nécessairement les pratiquer soi-même » (1985c, 197), François Peraldi se mit à jouer avec une paire de ciseaux, provoquant dans l'assistance une « curiosité soupçonneuse », raconte-t-il. Il voit là la preuve d'une clôture du monde analytique sur « le pas-tout », ce lieu où il s'est retrouvé en tentant de dire des choses indicibles, en tentant de penser l'impensé du discours analytique. C'est de ce lieu que lui-même nous interpelle. Du vide où l'enfant est précipité du fait du « détournement » de la mère. Ailleurs, il impute ce détournement à Dieu. La religion, n'est-ce pas ce discours qui tend à masquer le défaut de Dieu, « son détournement catégorique » ? (1985c, 177).

L'entrée dans la subjectivité est donc traumatique, souffrante. Elle est le résultat d'une expatriation. Pour Peraldi, rappelons-le, le « cri » est la structure signifiante première, puisque le sujet la retrouve inscrite dans sa mémoire après un détour du côté de l'Autre. Il sup-

pose que la mère crie parce qu'elle est en train de jouir de son homme non loin du bébé, qu'elle est perdue dans sa jouissance. Lorsqu'elle jouit elle n'est absolument plus mère, elle est femme, Autre absolue. Le moment de sa jouissance est celui de l'expulsion radicale de l'infans (1985d, 213). Dans ces cris, l'infans ne reconnaît que la douleur de ses propres cris et l'expulsion radicale dont il est l'objet : première mort dont « s'originera le sujet ».

Cette féminité éperdue de jouissance et de violence dans la scène primitive fut pour Peraldi le commencement et la fin d'un travail de pensée qui dura jusqu'à sa mort. Motif récurrent donc : l'Autre ne peut s'incarner qu'au féminin. Identifié à la figure de « L'Autre inégalable » de « La lettre 52 » que Freud adresse à Fliess<sup>24</sup> (1973, 59), l'Autre est un avatar du *Nebenmensch* freudien de « L'Esquisse pour une psychologie scientifique » (1895, 1973). Pourtant, chez Freud, cet Autre inégalable n'est pas féminin, mais désigne (dans la « Lettre 57 ») un personnage paternel, le séducteur idéalisé des hystériques amoureuses. (1973, 168) Ce père est l'objet d'une identification primaire. Peut-on vraiment le superposer à la figure de l'Autre féminin tel que la conçoit Peraldi ? Je laisse la question ouverte.

### Conceptions de la cure et du transfert

Je parle de la psychanalyse comme lieu d'écoute. (1978b, 2)

Je suis comme un fondateur qui n'a rien fondé (1994b, 152)

Peraldi proposa en 1987, la création d'un Réseau des Cartels, un réseau non hiérarchisé et non centralisé, groupe de travail selon le modèle inventé par Lacan. Il pensait à « ce réseau comme à une sorte d'hologramme dont chaque partie de l'image génératrice (chaque cartel), contiendrait tous les éléments de l'image toute entière » (1988a, 55-56). Cela lui est venu en réponse à une question de la marge montréalaise : après leur analyse, naissait chez certains un désir d'être analyste mais sans passer par l'institution. Chaque cartel devait compter trois à cinq personnes, quatre étant le chiffre optimum. Lacan avait prévu la fonction du +1 qui est de se faire l'écho de l'inconscient du groupe, capable de reconnaître une parole vraie dans les échanges et de faire résonner la pensée inconsciente.

Lieux de formation (ou plutôt de transmission), à contre-courant de l'enseignement d'un savoir figé, les cartels n'ont pas de pouvoir de contrôle, ni d'institutionnalisation. La formation de l'analyste y relève de sa propre prérogative et la question de la reconnaissance de qui est analyste et qui ne l'est pas reste ouverte. L'accent porte sur l'analyse du désir de l'analyste. Celle-ci doit avoir des effets de constantes remises en question de la position subjective de l'analyste et en même temps permettre une relance de sa propre analyse.

### L'écoute du psychanalyste

Dire de quelqu'un qu'il est fou, c'est aussi dire qu'on ne veut plus l'entendre... (1978a, 4)

Lorsqu'il pratique la psychanalyse sans être affilié à une institution psychanalytique, le psychanalyste n'a aucune satisfaction narcissique secondaire. Il « n'a pour soutenir sa pratique qu'une seule et unique référence authentique et efficace : le désir du psychanalyste » (1987a, 132). Pour Peraldi, la question du désir de l'analyste réside au niveau du narcissisme primaire, c'est-à-dire du désir de maintenir ouverte, active, l'écoute de l'inconscient,

l'écoute du discours de l'Autre. Par conséquent, le désir du psychanalyste se mesure à l'aune du désir inconscient. Quand Lacan dit : « le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même » (cité dans 1990a, 33), cela ne signifie pas que n'importe qui peut s'intituler psychanalyste mais que son propre mouvement le guide lorsqu'il prend l'inconscient comme objet, depuis le moment où il entreprend une analyse jusqu'à celui où il écoute son premier analysant sur le divan. C'est au nom de ce désir que l'analyste doit pouvoir rendre compte de ses choix et de ses actes et non d'un savoir dogmatique qui lui serait extérieur ou parce qu'il aurait accompli tant d'heures d'analyse ou de supervision. D'où la nécessité d'analyser ce désir et d'en faire l'ultime référence des actes de tout analyste. Ainsi, dans la demande de supervision en vue de devenir analyste, ce qui compte selon lui est de pouvoir repérer si le candidat se sent à même de pouvoir « utiliser son propre narcissisme comme instrument à l'œuvre sous l'attention flottante, ou bien s'il ne s'agit encore que de constituer ce narcissisme dans le cadre d'une relation analytique comme objet de satisfaction. » (1987a, 134)

Peraldi précise dans « Les pratiques frontières » (1990a, 33) qu'une psychanalyse est didactique dans la mesure où, lors du démasquage progressif de l'inconscient, elle aura mené le futur analyste jusqu'au point où il pourra d'une part, repérer ce qu'il en est de la vérité de son désir d'être psychanalyste et d'autre part, nous éclairer sur ce désir et décider alors de pratiquer ou non l'analyse. Il énumère un certain nombre de démarches : psychanalyse personnelle, contrôles multiples, cartels, écrits, interventions orales sur la théorie et la clinique.

L'analyste occupe la place du petit autre (semblable) qui se fait le support du grand Autre ; quand il n'est plus nécessaire, il tombe dans le trou, il devient un déchet. (1983a, 8) Il doit pouvoir assumer lui-même sa relation aux deux grands Autres (archaïque et symbolique) dans ce que Peraldi considère comme un « acte psychanalytique ». L'acte psychanalytique, pense Peraldi, est un acte apocalyptique, mais aussi incestueux car il renvoie toujours un sujet au masculin comme un sujet au féminin, à son rapport à la féminité primordiale. D'où l'importance du silence dans cette recherche de l'originaire.

En effet, le silence serait nécessaire à la réactivation d'un type archaïque de communication entre la mère et l'enfant. Il s'agit de rejoindre le corps érotique refoulé ou forclos derrière les mirages du Moi. L'analyste doit pour cela refuser les séductions de l'imaginaire afin de laisser place à la vérité du sujet. Dans l'esprit de Peraldi, la relation sadomasochiste pourrait bien être le prototype de la relation analytique, en tant qu'elle favorise non pas une régression vers l'infantile, mais une actualisation de celui-ci. Il ne le dit pas explicitement, mais il est difficile de ne pas formuler cette hypothèse au regard des vocables communs qu'il utilise pour analyser les processus sadomasochiste et psychanalytique : sémiotique du corps, éthique de l'Autre, séance, silence, découverte, réactivation, infantile, etc. La différence est peut-être que dans la situation analytique, les positions sont plus fluides, voire interchangeables puisque chacun des deux partenaires du couple analytique est divisé entre un Moi officiel, instance de résistance, et un inconscient, lieu du désir refoulé. Dans les deux cas, l'objectif est le même : traverser le Moi pour aller vers l'origine.

### **Pas sans Peraldi**

[...] « M'avez-vous entendu ? Allez-vous enfin m'entendre ? » (1978a, 6).

À lire et relire Peraldi, il m'est venu à l'esprit que pour lui l'amour est la mise en acte de la mort. De la même manière que le transfert est la « mise en acte de l'inconscient »

(Lacan). C'est le pulsionnel qui est premier, pas l'objet, mais un pulsionnel qui donne sur l'abîme, qui nous emporte dans un mouvement qui nous dépasse. L'analyste,

« s'il répond à la question de l'amour, ou de la mort ou de la volonté de maîtrise (la grande trilogie pulsionnelle), ce n'est pas pour dévoiler au sujet comment il a aimé (et/ou haï) sa mère et/ou son père, mais comment il aime, tout court, fut-ce aimer à en crever. [...] i.e. dans quels faisceaux, dans quelle combinaison pulsionnelle qui le constitue comme sujet, sa mère, mais ça aurait pu être n'importe qui d'autre, fut appelée à jouer tel rôle hier et à occuper telle place (comme le pion sur le jeu d'échec ou le signifiant dans la parole) que le psychanalyste occupe aujourd'hui [...]. » (1981b, 114)

Peut-être en fut-il ainsi pour cette dame anglaise, amie de sa mère, et qui occupa une place importante dans l'imaginaire de François Peraldi : « Ma mère aimait Miss Withers et cet amour était un gage suffisant pour que, sans la connaître, nous l'aimions également depuis toujours. » (1978b, 5) Encore un exemple d'un de ces aveux, semés au passage, et qui révèlent sa manière d'être à l'écoute de son inconscient et de remonter le fil d'une pensée. Miss Withers est un nom qui représente son rapport érotisé à la langue anglaise et aux vacances de sa mère en Angleterre auprès de cette amie.

Vers la fin de son adolescence, raconte-t-il, pendant un cours sur la poésie russe de Pouchkine qui décrivait « le bruissement et le chuintement des ajoncs d'un étang secoué par le souffle d'une brise légère qui sifflait en se faufilant entre les feuilles et les tiges desséchées par le soleil d'été » (6), il fut saisi d'un étrange frisson de plaisir accompagné d'une légère envie d'uriner en même temps que le nom de Miss Withers surgissait dans son esprit. Plus tard, il racontera ce souvenir sur le divan de son analyste, souvenir-écran qui, d'association en association, le mena à l'image de sa mère penchée vers un petit garçon de deux ou trois ans pour l'inciter à uriner en lui susurrant à son oreille : « Psss, Psss, Psss... », Misss, Misss, Misssss, Wizzz, Misssss, Wizzz. « Miss Withers trouvait enfin, non pas son sens mais le lieu de son ancrage dans mon corps érotique » (6), conclut-il.

Le phonème « Psss » comme le nom « Withers » n'a pas de sens en soi pour le petit garçon, ce qui importe n'est pas leur fonction de communication, explique-t-il, mais leur fonction performative. Le but de « Pssss, Pssss... » est d'exciter libidinalement l'enfant au niveau de son appareil urétral afin « qu'il pisse ». « Ce corps qui est excitable d'une excitation érotique, je le nomme : le corps érotique ». (7) Comme les mots qu'utilisent les amoureux pour découvrir leur cartographie érogène.

« Ces mots nous excitent. Ils nous éveillent à l'amour ou à la rage. De ce point de vue, le langage n'a pas seulement une fonction signifiante, mais pareillement une fonction érogène totalement étrangère aux représentations, aux significations, aux images, aux référents, etc. » (7)

Le thérapeute ou l'analyste est placé en position d'être pour l'analysant le support ou l'écran sur lequel le sujet de l'inconscient pourra se manifester au fur et à mesure que la barrière du refoulement sera levée. Il importe de se rappeler que pour Peraldi, l'analyste est beaucoup plus qu'un miroir, il intervient en tant qu'autre, ou plutôt incarnation de l'Autre. Ce n'est pas en soi que cet inconscient se manifeste mais par rapport à cet Autre lieu dont

l'analyste se fait le support et ce au niveau de son propre corps, de son propre rapport à l'inconscient. « Telle est la condition de l'écoute » (16). L'analyste doit repérer ce qui relève de sa propre fantasmatisation dans ce type de transfert, car comme l'analysant, mais en sens inverse, ce qui se révèle à lui de son inconscient lui vient aussi de l'autre (de l'analysant) et il doit y dissocier sa propre part avant de renvoyer à l'analysant ce qui lui appartient.

D'après Peraldi, seul Lacan faisait travailler cette question centrale : Que faisons-nous lorsque nous faisons de la psychanalyse ? ». Qu'est-ce que le désir d'analyste ? Peu avant sa mort, lors d'un entretien avec Marie Hazan, il y répond en comparant l'écoute analytique à l'écoute d'une œuvre musicale<sup>25</sup> : « Je pense qu'effectivement on naît avec une prédisposition à entendre l'inconscient de l'autre, que ce n'est pas quelque chose qui s'apprend mais quelque chose qui s'affine. » (1994b, 143-144)

Le plus souvent, déplore-t-il, la psychanalyse conduit l'analysant jusqu'au point d'émergence des images de la mère, jusqu'au seuil de l'amour comme désir de faire Un avec l'autre. Il pense que les textes de Julien Bigras ne dépassent pas cette limite.

« Plus rarement, l'analyste, s'il réfrène son angoisse narcissique, pourra entendre l'analysant rejoindre le point catastrophique de la séparation illimitée. Ce moment inaugural de la possibilité de l'être et du temps, où l'Un mythique de la situation initiale, l'indifférencié, se troue, sous l'impact des pulsions de mort nouées de la mère et de l'enfant, dans ce temps premier décrit par Freud dans "La dénégation" de l'acquisition du jugement. » (178)

Dans l'analyse, « un sujet qui souffre de son inconscient » vient parler à un autre sujet qui ne cherchera pas à le débarrasser de cette souffrance, mais à lui donner la parole, à l'entendre. Il s'agit pour Peraldi de « penser » (panser) la douleur. L'analyste

« se définit par son désir de se maintenir à l'écoute de l'inconscient des autres et du sien, (là où l'inconscient s'ouvre malgré toutes les protestations du moi. Car, s'il est un désir contraire au désir du psychanalyste, c'est le désir de guérir, les analysants étant confondus avec des patients, ce qui constitue l'un des plus redoutables obstacles à l'écoute psychanalytique. » (1988c, 142)

Dans « L'écoute du signifiant » (1988c), Peraldi suggère une modification de l'écoute flottante pour le « sujet dit psychotique ». Au cours de la structuration œdipienne de ce dernier, un moment essentiel fait défaut, celui où « la mère » montre à l'enfant en relation symbiotique avec elle, qu'il n'est pas l'objet premier de son désir, qu'il n'est pas le phallus, mais que c'est « le père » qui possède l'objet de son désir à elle. L'enfant doit « *désêtre* » le phallus de la mère pour se poser la question de qui a ou n'a pas le phallus. Comment abandonner la relation immédiate à la mère pour nommer, médiatiser par les signifiants de la parole, d'autres objets de son désir en leur absence ? Dans le cas où l'enfant reste pris dans une relation spéculaire à l'autre maternel, son utilisation du langage n'accède pas au symbolique, mais reste performative, c'est-à-dire qu'il emploie les mots comme des choses qui font mal ou qui font du bien autant à son propre corps qu'à celui en miroir de la mère, de l'autre. La distinction entre le moi et le sujet refoulé de l'inconscient ne se constitue pas et la découverte des objets de désir dans le réel ne se démarque jamais radicalement de la ré-

alisation hallucinatoire des désirs.

Le psychanalyste, au lieu d'être l'écho des signifiants refoulés, doit alors écouter au niveau même où le sujet psychotique parle, en utilisant les mots comme des choses, bonnes ou mauvaises, à dévorer ou à expulser. Suivant Peraldi, il lui faut écouter avec son corps et mettre en mots symboliques les effets sur son corps des « mots-choses » du psychotique, au lieu, comme le ferait une mère psychotique, d'en jouir en silence. C'est ainsi qu'il peut lui signifier le « non-du-père », à savoir : « Non, je ne jouirai pas de toi, même si dans le transfert, je suis ta mère et si je peux t'écouter comme ta mère. » (148)

### Comment peut-on être psychotique ?

« Vous êtes en train de me mordre », lui dis-je. (1978a, 10)

Peut-être Norbert<sup>26</sup> fut-il « l'analyste » de Peraldi, du moins pour ce qui concerne sa zone psychotique ? Leur relation évoque pour moi une sorte de roman-feuilleton psychanalytique qui serait la transposition d'une part de son imaginaire. J'y devine également des emprunts à la biographie du poète Hölderlin. En effet, celui-ci (1984f, 43) aurait réussi à composer avec ses épisodes délirants, grâce au support et à l'encadrement du menuisier Zimmer, chez qui il vécut les trente-six dernières années de sa vie et de sa folie. Tout comme Norbert aurait bénéficié de l'aide et de la bienveillance d'un fermier producteur d'œufs, du moins suivant Peraldi !

Au cours d'une séance — rapportée dans « L'élangage de la folie<sup>27</sup> » — qui marqua un point tournant dans son analyse, Norbert lui avait dit :

« M'sieur Peraldi... chus tanné, chus tanné en maudit... Tabarnak ! C'es-tu juste, c'es T'sais-tu juste que c'te maudit-là d'Dieu nous tienne sous sa domination ? Dieu et le sept maîtres de c'te monde ? [...] TabarnaK ! Tiens j'leur dis que chus tanné, tanné, d'être traité comme un esclave. Pourquoi ch'travaillerai ? » (1978a, 10)

Pendant ce discours, Peraldi est envahi par un malaise grandissant. Il ne cherche plus à donner du sens, mais écoute en se laissant entraîner par les sons, le ton, les mouvements de la bouche et de la mâchoire de Norbert. « Et soudain, je le vis comme un serpent sifflant de rage, dressé sur sa chaise, sa petite tête tendue en avant, les dents découvertes, pour me mordre, en train de me mordre. » Il a une réaction physique intense : « Je reculai dans mon fauteuil l'espace d'une seconde, anéanti. » Car, « pour cet “ être-pour-me-mordre ” que j'avais là, devant moi, je n'étais plus rien que l'objet à mordre, à mordre à pleines dents, à belles paroles. “ Vous êtes en train de me mordre ” », lui dis-je. L'effet fut stupéfiant au dire de Peraldi. Norbert « n'était plus que rage folle, que morsure, croc, sifflements. Puis il s'affaissa et d'une voix changée, après un long silence, il me parla des objets qu'il volait à sa mère, à sa mère qu'il mordait lorsqu'il était tout petit. » (10)

Peraldi avait reçu Norbert pendant trois ans, six fois par semaine, et cela gratuitement. Est-ce la raison pour laquelle ce jeune schizophrène retourna chez son analyste sept ans après la fin de son analyse ? On peut le supposer. « Avant son départ, l'analysant avait demandé : “ Vous m'avez vu gratuitement pendant trois ans, quel est votre désir ? ” » (41) En effet, comment quitter l'espace maternel quand il n'y a pas de réponse à cette question ? Il est parti loin, poursuit Peraldi, il a erré sur les routes du Canada pendant un an, puis s'est

trouvé un refuge auprès d'un fermier qui ne lui posait pas de questions. Il repartait quand ses voix le lui commandaient, se contentant désormais de faire des incursions dans la folie deux mois par année, deux mois d'une jouissance indescriptible où il se sait, où il se sent « l'élu de Dieu ».

### *Masochiste et psychotique, une même quête ?*

Voilà où le psychotique une fois analysé pourrait rejoindre le masochiste, pense Peraldi, en ces allers et retours dans les territoires de la jouissance, dans ces régions envoûtantes de l'*entre-deux-morts*. L'analyse lui permettrait de ne plus y être piégé comme autrefois, d'acquiescer une certaine liberté de mouvement par rapport à son fantasme inconscient. La mère n'est pas interdite à jamais, mais désertée (ou absente) pour quelque temps, jusqu'à ce que le sujet ne puisse plus résister à son désir, ou plutôt à l'appel de la jouissance. Car, et ceci est essentiel pour Peraldi, ce qui distingue le processus masochiste du processus psychotique, c'est précisément ce pouvoir dont dispose le sujet désirant de revenir de ses incursions dans la jouissance archaïque. C'est dans l'acquisition de cette liberté de (re)traverser les frontières que résiderait l'apport singulier de la psychanalyse à des analysants psychotiques comme Norbert.

Si la perversion a une essence psychotique, la psychose pourrait bien avoir également un noyau pervers, suppose Peraldi. Le masochiste recherche, mais de façon délibérée, la position subjective du psychotique chez qui le symbolique n'a jamais eu véritablement de prise, n'est jamais parvenu à nouer solidement le Réel à l'Imaginaire de sorte que le sujet oscille dans « l'entre-deux-morts ». Il oscille entre le premier temps (dit de jugement d'attribution) qui est celui pendant lequel l'autre ne peut encore être nommé en son absence, mais peut être halluciné et verbalement qualifié ; et le second temps (dit de jugement d'existence) qui permet au sujet d'accéder à la nomination des choses en leur absence, fut-ce pour les nier, et s'assurer, par la pensée, de leur existence, ce que le psychotique ne peut plus faire. (1984e, 28)

Peraldi postule que le masochiste met en place un processus « psychotisant », mais contrôlé. « Je dirai [...] que le masochiste réalise, afin de jouir au plus proche du Réel, une psychose partielle, fragmentaire et quasi expérimentale. » (28) Il ne s'agit pas de supposer que la perversion tiendrait en échec une psychose, mais que le masochisme est un processus de réactualisation, de retour partiel, temporaire et contrôlé à une position psychotique. Habituellement, la psychose est un « processus dévastateur et brutal dont la soi-disant guérison n'est que la possibilité pour le sujet psychotique de contrôler ce processus après-coup, dans la création littéraire par exemple. » (28)

Donc, pour Peraldi :

- 1) la psychose n'est pas une structure psychique (contrairement à ce que croyait Lacan) et encore moins une structure pathologique au sens médical du terme.
- 2) la psychose est un processus extrêmement diversifié de désobjectivation totale ou partielle qui peut être incontrôlable et massif (comme chez les schizophrènes...) ou contrôlé (chez le masochiste ou le psychotique analysé). Processus dont nous ne connaissons que certaines défenses telles la forclusion du Nom-du-Père. Si dans la névrose

« s'affirme un certain rapport du sujet à la certitude qu'il existe, dans la psychose ce rapport à l'existence est mis en question, puisque le juge-

ment d'existence y est toujours hypothétique. Le masochisme serait la question la plus radicale posée quant à ce rapport à l'être [...]» (1984e, 29)

Quelques années plus tôt, Peraldi, après Thomas Szasz, avait écrit que la schizophrénie n'est pas une maladie, mais un processus d'affirmation par la négative : « Je suis et je reste tout ce que vous ne voulez pas que je sois. » (1978c, 20) C'est une affirmation contre. Il a lui-même expérimenté ce type « d'affirmation par la négative » à l'aide de substances hallucinogènes telles la mescaline, l'héroïne et le L.S.D. Dans « Sept ans après », il compare les mille et une splendeurs de l'univers délirant de Norbert (Marc, dans « Voyages dans l'entre-deux-morts ») à celles qui apparaissent après une injection d'héroïne. Puis, il raconte un « voyage » (1984f, 42) vécu sous l'effet de la mescaline pour illustrer les modifications du rapport au temps vécu dans l'expérience psychotique. Ailleurs (« L'exil accompli »), il associe un « bad trip » au L.S.D. à « une confrontation sans défaillance avec le vide ». (1985c, 187) Il en a retenu une image dynamique où, dit-il, il fonce comme une fusée vers le ciel où se déploie lentement une forme immense.

« C'était le corps de ma mère largement écartelé, incommensurablement vaste, sombre et qui au niveau du sexe, s'ouvrait [...] sur une béance gigantesque vers laquelle je me précipitai au comble de l'extase. Je pénétrai dans cette gangue de chair vaste comme un tunnel et je me mis à mon tour à grandir, à devenir immense au point que, du dedans, je fis éclater le corps de ma mère qui explosa en des milliards de particules [...]. » (187)

Nous entendons ici la voix de François, lui l'enfant perdu dans l'originare. Il y a là un aveu important de ce qui le commande, de ce qui le pousse à se perdre dans l'Autre. Là où son inconscient entre en résonance avec le psychotique et/ou le masochiste.

### *Récits cliniques ou fictions psychanalytiques ?*

En lisant les histoires et anecdotes dont François Peraldi parsème ses écrits, il m'est arrivé de me demander s'il n'avait pas tout inventé, y compris sa vie. Il aurait pu être romancier tant il a su mettre en scène des personnages, les animer, les faire parler et en même temps, parler à travers eux. Peraldi absorbe, dévore les situations et les personnes pour les faire siennes, voire les plier à son argumentation. L'exemple du boa Mélibée est à cet égard suffisamment probant.

L'histoire pathétique de Monsieur C. (rapportée par le Forensik Museum de New York) paraît traduire cette même tendance assimilatrice. Un soir de séminaire, il exhiba sous nos yeux ébahis les photos d'un homme vêtu d'une jarretière, presque nu, en face d'un miroir, et empalé sur un énorme pénis artificiel (une tige de fer) dans un réduit obscur. L'homme était mort. L'image était horrible, scabreuse, repoussante. Je me souviens du malaise qui avait saisi les participants du séminaire quand il fit circuler de main en main ces images. Il régnait dans la pièce un silence de mort. Prenait-il un malin plaisir à nous jeter à la figure ces supplices clandestins, ces humiliations du corps et de la raison ? Ou nous conviait-il à occuper la fonction de l'analyste qui aurait pu, l'espace d'un instant, entendre le motif sous-jacent à son geste. Je crois qu'à ce moment-là, il nous heurtait de plein fouet ! Du jamais



pensé par nous. Était-ce la gêne ou un arrêt soudain de la pensée qui soudain nous immobilisa au seuil du Réel ? Avec le recul, je crois qu'il voulait nous forcer à regarder les abîmes que recèle tout être humain. Il voulait nous mettre le nez (et surtout les yeux) dans ce qui nous fait horreur et qui est pourtant la raison d'être de l'analyse, soit aller vers « l'horriginaire », là où le désir extrême croise la mort.

Peraldi ne doutait pas que monsieur C. était mort en jouissant de la pénétration d'un objet phallique dans son anus et que sa jouissance fut décuplée par le reflet dans le miroir de son autre imaginaire. Il mettait ensuite cette expérience en rapport avec la culmination de la jouissance dans le jeu avec la mort que recherchent certains masochistes. Le voyage dans ce cas avait tourné court. Monsieur C. avait mal calculé son coup. Il en était réellement mort.

Stanley (« La transaction », 1992a) est un autre personnage de cette galerie de portraits. Il s'agit d'un psychanalyste venu consulter pour une supervision. Son choix de Peraldi comme superviseur était motivé, entre autres choses, par le fait que celui-ci avait dit que dans sa famille, il se produisait un suicide d'homme à toutes les générations<sup>28</sup>. Dans ce texte, Stanley fonctionne comme un signe pointant en direction d'un thème qui prendra de plus en plus d'ampleur : la mort. Il avait été troublé par un fait étrange : à partir du moment où il avait appris qu'il était infecté par le VIH, la plupart de ses analysants (7/10) semblaient inconsciemment savoir qu'il allait mourir bientôt. Voilà qui posait à Peraldi la question de la transmission de pensée à distance. Comme Freud, vers la fin de sa vie, il s'aventure sur le terrain de la télépathie. Il y ajoute cependant quelque chose de nouveau : les protagonistes, Stanley et ses analysants(es) n'étaient pas en présence au moment où la transmission se produisit. En effet, c'est au moment où il a appris la nouvelle que la plupart de ses analysants ont reçu « l'information » des signifiants de la maladie de leur analyste (1992a, 44), écrit-il. Ces analysants se sont ensuite empressés de rejeter cette « information » hors de leur Moi conscient.

Dans ce contexte très particulier, des signifiants de mort sont transmis de l'analyste à ses analysants, où la pensée de la mort passe de l'un aux autres. C'est une pensée de l'impossible. Là où véritablement le sujet se heurte au Réel. L'espace analytique permet, suppose Peraldi, la réactivation de cette pensée inconsciente. En fait, « je pense là où je ne suis pas et je suis là où je ne pense pas » (selon la formule même de Lacan). Une telle pensée quand elle fait irruption dans le Conscient peut être insoutenable et le Moi (« instance constituée par la masse des identifications imaginaires ») se révolte contre ce qui lui apparaît comme quelque chose d'insensé, d'où son rejet par les analysants. Mais il arrive que cette pensée s'impose en dépit des efforts du Moi pour la refouler, alors soit qu'on se laisse emporter par elle (ce que fit Freud), soit qu'on transige avec elle (51). Cela veut dire, écrit Peraldi,

« de ne pas la tenir pour une vérité acquise mais de la mettre par hypothèse au principe de l'appréhension de ce qui se passe dans l'espace analytique -espace sous-tendu, dit-il, par le transfert de pensée. C'est cette conception renouvelée du transfert que je nomme Transaction. La transaction, ce serait, par exemple, l'action à distance instantanée dans un espace non localisable des signifiants de mort de Stanley sur la pensée inconsciente de sept de ses dix analysants. » (51)

Dans ce texte courageux à plusieurs égards, Peraldi articule ses conceptions de la cure et du transfert avec la signification heideggerienne du terme « penser » que j'ai développée plus haut<sup>29</sup>. S'agit-il seulement pour lui de s'avancer en catimini sur le terrain glissant de

l'occultisme ? Je ne crois pas. Peut-être, veut-il surtout pouvoir « penser » la mort. Non pas la pulsion de mort, mais la mort réelle, invisible, sournoise qui allait bientôt le prendre. Le sida avait déjà fait des ravages autour de lui. Et c'est là, me semble-t-il, que se joue une sorte de tragédie du destin : voir sa mort venir de l'extérieur, la voir dans le semblable, avant d'être pris à son tour par elle. Il a avoué à Hélène Richard qu'en fait Stanley n'avait pas le sida, c'est donc lui qui le lui « avait donné ». Certes, ce n'est pas un choix indifférent.

La mort ne cesse de s'annoncer. La mort de Stanley, la mort de François. Elle vient à sa(notre) rencontre. À travers l'autre, le semblable, le frère, l'ami. Hors de lui. Sans se nommer explicitement, mais s'imposant au Moi qui n'en veut rien savoir. Peraldi désigne cette épée de Damoclès au-dessus de sa tête, cette menace que peut-être nous n'avons pas voulu voir. À cette époque, lui-même accompagne un mourant chez lui, un étage au-dessus du cabinet où il reçoit ses analysants. Justement, l'un d'eux particulièrement sensible ne se sent plus écouté, veut partir, il imagine qu'un événement terrible est en train de se passer dans la vie de son analysante. Celui-ci ne nie pas, au contraire, il lui donne raison puis le rassure. L'analyse peut continuer. Pas de télépathie ici mais une sensibilité plus aiguë que d'autres à décoder la sémiotique du corps de l'analysante.

Dans la foulée, et avec ce même art de la transposition que j'ai déjà évoqué, il raconte « le cas étrange du professeur hollandais qui lui laissa une impression profonde ». Ne dirait-on pas le début d'une nouvelle ? Ce professeur, poursuit-il, semblait deviner les pensées non formulées de son entourage et de la plupart de ses interlocuteurs. Il lui arrivait même de répondre à ce qu'« ils pensaient en lui parlant et non à ce qu'ils lui disaient. » (40) Une sympathie partagée les fit lier conversation après qu'« il eut deviné que je faisais profession d'écouter les gens ». Le professeur se mit à lui répondre autant à ce qu'il disait qu'à ce qu'il pensait, et qui « pouvait parfois être fort scabreux et le faisait rougir ou éclater de rire » (40). Le dit professeur expliquait cet étrange don par une sensibilité née dans sa petite enfance à toutes les sémiotiques autres que verbales.

Lorsque je lus ce passage, je fus saisie d'un doute quant à son authenticité. Avait-il emprunté cette histoire à un des épisodes de *Star Trek* ? Je me souvenais l'avoir entendu dire qu'il suivait cette série. Pour la préparation de ce texte, j'ai moi-même regardé plusieurs épisodes de *Next Generation* qui passaient en reprise à la télévision. Or, dans l'un d'eux, intervient un personnage capable de lire les pensées de plusieurs personnes à la fois, et qui s'en trouvait également fort incommodé. Comment ne pas supposer qu'il inspira Peraldi ? Brouiller les pistes, se jouer des limites entre la réalité objective et la réalité subjective sont assez caractéristiques de son écriture.

### « ... Face à la mer Noire. » (Duras)

(Marguerite Duras) part de l'impossibilité de l'amour. [...] Impossibilité dans le sens où l'amour ne peut être reconnu comme tel qu'au moment où il disparaît. (1988e, 150)

François rêve, c'est le dernier rêve de son analyse : il voit un soldat de lumière transperçant le ventre de sa mère, déjà mourante, d'un coup de baïonnette. « Comme c'est étrange, pensai-je endormi, pourquoi la tuer encore puisqu'elle est déjà morte ? » (1980a, 15) La mère morte aux confins de son analyse, l'appel du féminin originaire dans le sillage de la mort : voilà ce qui pour moi exprime un Peraldi de l'« autre côté du miroir ».

*Penser la mort*

Au fond de l'homme cela : l'Extermination. (1988b, 13)

Le terme « extermination » lui vient en référence à l'extermination des Juifs par les Nazis et en réponse aux critiques adressées à Heidegger pour avoir gardé le silence sur les camps nazis. Selon Peraldi, ce silence était nécessaire dans la mesure où il a permis de laisser la question de l'extermination se déployer dans toute son horreur, de la laisser se répandre bien au-delà des camps, partout où l'homme a participé à cette folie exterminatrice. De la même manière, le silence serait nécessaire à l'analyste pour relancer la question de l'analysant jusqu'à ce qu'elle fasse apparaître la vérité que cette question dissimulait.

L'écriture du psychanalyste pourrait-elle être le vecteur de cette impossible à penser : la mort ? « ... il faudrait réintroduire la pensée de la mort au fondement même de la pensée, et tout s'y est opposé jusqu'à ce que surgisse le SIDA <sup>30</sup>. » (1988b, 25) Il écrit à Jean Forest qu'il écoute des sidéens en analyse. Dans « La mort-sida » (1989a), il dit au contraire qu'il n'a pas eu d'analysants sidéens mais plutôt des amis et amies morts du sida au cours des sept ou huit dernières années. Selon lui, l'homme sidéen ne vivra que s'il sait faire de la mort qu'il porte le fondement de son élan vital : « si l'espèce humaine survit à l'extermination, elle risque fort d'être sidéenne. » (27) Parallèlement à son commentaire du concept de pulsion de mort chez Freud, il analyse (et dénonce) notre impossibilité de faire face à la mort, voire même, de faire le deuil de nos morts.

« ... I will be a shadow that nobody remembers » (Francisco Ayala, 1943-1989)

« Le temps de la photo est, le plus souvent, le futur antérieur, il diffère la jouissance du moment présent dans l'espoir bien illusoire de l'enregistrer dans la mémoire des clichés afin de le retrouver ultérieurement. » (1991c, 214)

Peraldi aura capté l'instant d'une photo le regard d'un ami qui contemplait sa mort. Fut-ce la vision prémonitoire de sa propre mort à venir, ou une façon de se détourner de la sienne ? Sans doute les deux. « Franco et sa mort » (1991c) est l'un des articles les plus personnels, les plus émouvants et les plus beaux de François Peraldi. Franco, c'est Francisco Ayala (1943-1989), l'ami, le compagnon de voyage venu mourir chez François. On suppose qu'il est mort du sida même si l'article ne le mentionne pas explicitement. Comme il arrive souvent chez Peraldi, il lève un voile pudique sur une partie de sa vie puis le laisse retomber.

Il a donc pris la photo au moment où il croyait que Franco avait le regard fixé sur une amie, La Lupe, qui venait vers lui, or il se trompait : « I just saw Death... my Death. » (212) « Franco (mais ne s'agit-il pas aussi de François ?) savait qu'il allait mourir prochainement. [...] Peu de temps auparavant il avait dit [...] : "... I will be a shadow that nobody remembers. » (1991c, 212) Puis, au moment de le laisser seul avec son amie, François imagine une scène d'allaitement symbolique entre Franco et La Lupe. Après, ajoute-t-il, il « cessa complètement de s'alimenter. Il est mort de faim " in a world of plenty " ». (214) Toute la sensibilité de Peraldi, son empathie (mais il mépriserait ce terme) est dans cette scène ultime, ce morceau choisi qui anticipe l'événement de sa mort.

### Peraldi « à jamais suuspendu dans le silence de son cri ». (1984a, 40)

J'ai appris depuis lors que lorsqu'un mâle se met du côté du pas-tout [...], ce n'est pas sans péril, c'est en fait au péril de sa vie. (1985d, 199)

Gardant de son enfance le fantasme d'être l'enfant éternellement adoré par sa mère, ne pouvant l'avoir perdue, François Peraldi la réinventait sous les espèces du mythe de l'Autre archaïque. Ne pouvait-il s'expliquer son abandon qu'en imaginant une jouissance féminine absolue dont il serait fatalement exclu ? Qui débouche sur la mort ?

La mort, omniprésente dès le commencement, envahit progressivement les textes de Peraldi, comme un motif apparu en sourdine et qui soudain s'amplifie jusqu'à prendre toute la place. Certains de ses écrits les plus intimes concernent la mort d'un ami. Ainsi, en est-il de l'article qui suit la mort de Julien Bigras. Dans « Souvenirs d'un Ami<sup>31</sup> », il confie qu'ils étaient pris « l'un par l'autre dans une véritable fascination narcissique que nous essayions sans cesse de briser comme Narcisse. » (1990b, 14-15). Au-delà de son « désir d'étriper l'image auto-satisfaite et grandiose qu'il projetait devant lui, (je n'ai) jamais cessé de présenter un tout autre Julien. » (15) Un Julien immensément attentif à l'autre, tendu vers l'autre et — du fait même de son narcissisme — espérant que de « cet autre une main surgisse et saisisse la sienne, mais sans jamais trop y croire. » (15)

Bien sûr, cette description s'applique tout à fait à son auteur. Au-delà de l'éloge funèbre, j'y entends une confiance à peine déguisée de son désir d'être vu, reconnu par l'autre. Cette main tendue, cet appel à l'écoute, c'est le sujet du désir. Lui qui appelle à travers la voix délirante du psychotique et la douleur criante du masochiste.

Si, comme il le remarque, Julien Bigras a su s'incliner devant « la mort toute-puissante, y reconnaître son maître », je ne suis pas sûre que ce fut le cas pour François. D'autres que moi pourraient répondre à cette question mais jusqu'à présent ils se sont tus, ils ont prolongé son silence. Est-il devenu, comme il le dit de Julien

« plus attentif à l'altérité de l'autre, à la différence qui le séparait des autres et lui donnait la bonne distance, la distance de la parole sinon vraie du moins authentique, la parole silencieuse, la parole réservée qui ne dit plus que ce qu'il est nécessaire de dire, non pour se faire aimer mais pour se mettre à l'écoute du désir de l'autre, ou pour faire surgir, en l'arrachant au Réel, une idée nouvelle, un signifiant nouveau. » (15) ?

À la fin, il mentionne un renversement dans leurs rapports « peut-être parce que la mort réelle nous avait frappés, lui et moi, presque au même moment dans ce que nous avions de plus cher : lui, son fils, moi... » (15) Ces points de suspension, c'est tout François. C'est tout le non-dit de Peraldi. Une flèche qui désigne l'inconnu. « ... la mort qui est le seul et unique Maître Absolu de l'homme. » (28)

### Enfin....

... autour du vide laissé par mon absence. (1994b, 154)

Autour de ce vide, je n'aurai pas construit le mythe Peraldi, mais peut-être aurai-je donné à d'autres le désir d'apporter leur contribution à la compréhension et à la transmis-

sion de son legs théorique. Danièle Monast me disait au cours d'une conversation téléphonique : « Il sut rester un analyste jusqu'au bout. » Oui, en effet. Il sut rester fidèle au désir qui l'avait porté jusqu'aux limites de la pensée, à cette frontière où l'inconscient aussitôt ouvert se referme, en ce point de fuite où le cri retourne au silence qui le porte. Denise Noël a raison d'écrire, trois ans après la mort de François Peraldi :

« La mort d'un psychanalyste générerait un silence redoublé d'opacité. L'entreprise de reconstituer en un tout son œuvre écrite, refermée sur un tout-dire et un tout-savoir, fermerait l'accès à ce qu'il en a été du silence vivant de cet analyste, à ce que cet analyste a tenté de soutenir de l'Autre, du silence de la parole, cela, aussi bien dans l'espace collectif que dans le cadre de l'analyse. » (Noël, 1996, 8)

Il est vrai que je n'ai fait que survoler une œuvre infiniment plus complexe que ce que j'ai pu en rapporter. J'ai dû choisir parmi un grand nombre de questions, couper ici et là dans un brouillon initial qui dépassait les cent pages. Finalement, j'ai privilégié les contenus théoriques et cliniques qui permettaient de faire le lien entre l'élaboration d'une pensée et la subjectivité de son auteur. L'homme, l'analyste avec son désir et sa souffrance, je l'ai suivi, traqué entre les lignes et les blancs du texte. En marge du silence... j'ai essayé de faire en sorte que son absence ne soit pas effacée.

« D'ailleurs, c'est amusant de voir comment on s'efforce d'effacer même cette absence. Comment il y a des psychologues là où Mireille Lafortune avait poussé des hurlements en disant : "Vous oubliez François Peraldi..." Mais, au fond, je trouve ça très, très bien, plutôt que de m'ériger en Dieu mort. » (1994b, 154)

Non, François, tu ne risques pas d'être érigé en Dieu mort, mais j'espère avoir contribué à ce que tu ne deviennes pas une ombre oubliée.

louise grenier  
2850, willowdale, app. 1  
montréal, qc  
h3t 1h5  
tél./fax : (514) 731-5967  
grenier.louise@uqam.ca

---

## Notes

- 1 La lettre qui suit l'année de publication sert à classer les articles publiés dans une même année et à mieux les repérer dans la section des références.
- 2 « Ce que tu cherches, cela est proche et vient déjà ta rencontre » Peraldi cite Holderlin dans son article « L'exil accompli » (Frayages, vol II, 1985, 173).
- 3 J'écris l'autre maternel car dans son roman familial, Peraldi attribue le rôle de mère à son père, un « homme-mère » qui le soigna lors d'une grave broncho-pneumonie. « Ma première mère, "l'Autre" cet autre personnage préhistorique, inoubliable que nul n'arrive plus tard à égaler » (Freud, Lettre 52 à Fliess) ne fut pas ma mère, mais mon père. » dans *Souvenirs*, p. 1, date indéterminée. ([www.geocities.com/Paris/Gallery/7893](http://www.geocities.com/Paris/Gallery/7893).)

- 4 Je crois qu'il s'agit de Michèle Montrelay. Elle aurait dit : « "N'avez-vous jamais pensé que parfois, votre mère a pu ne pas vous aimer ?" me demanda un jour Michèle M. » dans « Souvenirs ».
- 5 Un jour, en voulant taper « Peraldi », c'est ce mot qui m'est venu. Je le reproduis car il traduit assez justement ce que je tente de faire résonner ici : le dit de Peraldi.
- 6 Pour la préparation de ce travail, je me suis basée principalement sur les deux « Recueils de textes » rassemblés par madame Danielle Monast, psychanalyste à Montréal, et qui vont de 1974 à 1994. Son travail de compilation m'a énormément facilité la tâche. J'ai aussi visité le site de Karim Jbeili indiqué ci-dessous.
- 7 Bien sûr, elle voulait dire « transfert ».
- 8 Décédée en 1998. Elle fut psychanalyste et professeure de psychologie à l'Université du Québec à Montréal.
- 9 À retrouver via [www.geocities.com/Paris/Gallery/7893](http://www.geocities.com/Paris/Gallery/7893).
- 10 Dans le *Dictionnaire de la psychanalyse* (1997), Plon et Roudinesco écrivent qu'il aurait été refusé à la SPP à cause de son homosexualité. Lui-même en donne une version différente, comme je l'indique plus loin.
- 11 Le but de l'analyse institutionnelle est « de démasquer l'ensemble des mécanismes de contrôle et d'assujettissement qui, sous les structures apparentes de l'institution psychiatrique et sous le couvert de ses fonctions thérapeutiques et/ou médicales, constituent un véritable Appareil de Pouvoir double qui fonctionne d'une part, à " l'idéologie " et d'autre part, à la répression brutale [...] » (1980b, 82)
- 12 Peraldi fait référence à la Gendarmerie royale du Canada.
- 13 *Grundworte* : mot allemand qui veut dire paroles.
- 14 Peraldi définit le sujet ainsi : « l'homme dans son rapport au langage et à l'usage qu'il en fait et qui, en retour, le structure ». (1981b, 112)
- 15 Comme mise en acte de l'inconscient ou réactivation de l'infantile.
- 16 En parlant de Heidegger : « un travail de la pensée que j'admire et dont je me nourris depuis plus de trente ans. » (1991a, 190)
- 17 Sa mère allait régulièrement en Angleterre, selon Peraldi. On peut donc supposer qu'elle utilisait volontiers la langue anglaise.
- 18 Exposée au Musée de l'Orangerie en 1971.
- 19 Suivant l'expression d'Octave Mannoni.
- 20 Notons l'ambiguïté sexuelle de l'expression, le sous-entendu dans la construction de la phrase. Procédé tout à fait typique dans le discours peraldien.
- 21 Dont Peraldi a lu le manuscrit.
- 22 Le terme « archaïque » désigne ici l'arrimage du signifiant au pulsionnel dans le rapport à l'Autre maternel. Il définit le lieu où s'inscrivent les signifiants premiers de la jouissance, lieu qui ne peut être confondu avec la fantasmatique des positions schizo-paranoïdes et dépressives théorisée par Mélanie Klein.
- 23 « Par " sémiotique du corps ", j'entends ici quelque chose qui serait précisément de l'ordre du Réel, du Réel du corps du masochiste sur lequel le sadique se trouverait pendant le temps de la séance, momentanément branché : [...] » (1984e, 29-30)
- 24 Freud parle de l'hystérie comme résultant de la perversion d'un séducteur (le père en l'occurrence). « Il s'agit en fait dans l'hystérie du rejet d'une *perversion* plutôt que d'un refus de la sexualité. À l'arrière plan se trouve l'idée de zones érogènes abandonnées. [...] les accès de vertige, de sanglots, tout est mis au compte d'une autre personne, mais surtout au compte de cet autre personnage préhistorique, inoubliable, que nul n'arrive plus tard à égaler » (1973, 59)
- 25 Précisons que François Peraldi jouait lui-même du piano.
- 26 Norbert apparaît sous le pseudonyme de Marc dans « Voyage dans l'entre-deux-morts ». (1984e)
- 27 Il est également question de Norbert dans « L'écoute du signifiant en psychanalyse et en psychothérapie psychanalytique » (1988c)

- 28 Peraldi dit que Jean-Claude, son frère aîné, s'est suicidé un an après la mort de sa mère, survenue en 1971. « ...sans que rien ne l'annonce, ni rien dans sa vie extérieure familiale et matérielle ne le justifie, mon frère aîné, sur le point de se remarier, se tue d'un coup de fusil. » (COURS 12: 14 novembre 1981, p. 4: [www.geocities.com/Paris/Gallery/7893](http://www.geocities.com/Paris/Gallery/7893).)
- 29 Voir à partir de la page 6
- 30 Les majuscules sont de lui.
- 31 La majuscule est de lui.

## Références

### Articles de François Peraldi

N.B. À chaque fois que plusieurs articles sont publiés dans la même année, j'ai ajouté une lettre après la date pour faciliter son identification. Exemple : 1991 a, 1991b, etc.

- 1976a : Institutions et appareils de pouvoir, *Brèches*, n° 6, 45-57.
- 1976b : De la prison au crime, *Brèches*, n° 6, 97-113.
- 1977a : La psychanalyse américaine, *Brèches*, n° 7, 17-34.
- 1987a : L'éclavage de la folie, *Santé mentale au Québec*, vol. III, n° 1, Montréal, 1-17.
- 1978b : Les lieux de l'écoute. Pour une clinique psychanalytique des psychoses..., *Études freudiennes*, n° 23 vol. III, n° 2, 1-26.
- 1978c : A schizo and the Institution (a non-story), *Semiotext(e)*, vol. III, n° 2, 20-31.
- 1978d : La castration sadique-anale de votre père..., *Interprétation*, n° 21, 87-100.
- 1980a : Luce Irigaray ou la sexualité d'une écriture et Amante Marine. *Les femmes et la folie, 5<sup>e</sup> colloque sur la Santé mentale*, Montréal, 30-31 mai 1980, 10-16. Lise Monette a écrit « Luce Irigaray ou la sexualité d'une écriture », François Peraldi, « Amante marine ».
- 1981a : Présentation du numéro Polysexuality, suivi de Postface : masochism and polysexuality, *Semiotext(e)*, vol. IV, n° 1, 167-170.
- 1981b : La psychanalyse se meurt, la psychanalyse est morte, vive la G.R.C. psychiatrique ! *Santé mentale au Québec*, vol. VI, n° 2, Montréal, 107-118.
- 1983a : La psychanalyse et l'apocalypse (Transcription d'une émission de radio : *Radio-Canada*, 1-10).
- 1983b : Elle, l'Autre, *Études freudiennes*, n° 21 et 22, Paris, 99-114.
- 1984a : L'attente du Père, *Études freudiennes*, n° 23, Paris, 25-41.
- 1984b : Questions de transfert (1) (2) Entretiens avec Françoise Dolto, Propos recueillis par F. Peraldi et C. Maillet, *Études freudiennes*, n° 23 et 24, Paris, 95-113.
- 1984c : Leur Freud, *Études freudiennes*, n° 23, Paris, 135-152.
- 1984e : Voyage dans l'entre-deux-morts, *Frayages*, n° 1, Montréal, 19-38.
- 1984f : Sept ans après, *Santé mentale au Québec*, n° 1, 38-49.
- 1985a : Corps du texte et corps érotique, *Texte*, n° 4, 177-189.
- 1985c : L'exil accompli, *Frayages*, vol. II, Montréal, 173-187.
- 1985d : La jouissance de Kali, *Confrontation*, n° 13, Aubier Montaigne, Paris, 197, 213.
- 1985e : Pas sans Lacan, *Études freudiennes*, n° 25, Paris, 53-80.
- 1987a : La marge psychanalytique, *Frayages*, n° 3, Montréal, 127-136.
- 1987b : La baisanalyse, *Patio*, n° 7, 160-167.
- 1987c : The thing for Freud and the freudian thing, *The American Journal of Psychoanalysis*, vol. 47, n° 4, 309-314.
- 1988a : La transmission réticulée. Journée des Cartels, Montréal, 11 juin 1988, 54-61.
- 1988b : Le désir de la Chose. Lettres à Jean Forest, *Mæbius*, n° 38, 7-27.

- 1988c : L'écoute du signifiant en psychanalyse et en psychothérapie psychanalytique, *Psychothérapie psychanalytique/psychanalyse, Actes du 1<sup>er</sup> colloque de l'APPQ tenu à Montréal*, le 22 mai 1987, Éditions du Méridien, Montréal, 137-150.
- 1988d : 1760, ou Dolto en terre d'exil, dans *Quelques pas sur le chemin de Françoise Dolto*, Paris, Seuil, 142-162.
- 1988e : La passion de la mort, *Patio*, n° 10, Paris, 149-169.
- 1989a, La mort-sida, *Che Vuoi ?*, n° 4, Paris,.
- 1989b : Mais comment peut-on être lacanien ?, *L'instant freudien, psychanalyse et culture*, VLB éditeur, Montréal, 37-53.
- 1990a : Les pratiques frontières, *Medium/Sciences humaines*, n° 35, 33-34.
- 1990b : Julien Bigras. Souvenir d'un Ami et Le Réel, la mort (éditorial), *Santé mentale au Québec*, vol. XV, n° 2, Montréal, 14-32.
- 1991a : L'expérience du silence, *Texte*, thème : texte et psychanalyse, n° 10, 189-219.
- 1991b : Trente-six variations sur un thème de Freud (à propos de L'événement et l'inconscient de Jean Imbeault, Triptyque), *Spirale*, n° 110, Montréal, 11.
- 1991c : Franco et sa mort, *Trois*, vol. VI, n° 2-3.
- 1992a : La transaction, *Filigrane*, n° 1, Montréal, 37-52.
- 1992b : Heterosexual Presumption, *American Imago*, vol. 49, n° 3, 357-370.
- 1994b : Transmission, filiation et institution psychanalytique : rencontre avec François Peraldi. Entretien de Marie Hazan, *Filigrane*, n° 3, 135-161.

### Références psychanalytiques

- É. ROUDINESCO, M. PLON, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris : Fayard, 1997.
- S. FREUD, *La naissance de la psychanalyse*, Paris : P.U.F., 1973.
- S. FREUD, *La négation dans Résultats, idées problèmes*, Paris : 1987, p. 135-140.
- J. LACAN, *Écrits*, Paris : Éditions du Seuil, 1966.
- J. LACAN, *Le séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris : Seuil, 1986.

### Références générales

- G. BATAILLE (1957), *La littérature et le mal*, Idées/Gallimard, Saint-Amand, 1967.
- M. DURAS, *La maladie de la mort*, Paris : Éditions de Minuit, 1982.
- M. DURAS, *India Song*, Paris : Gallimard, 1973.
- M. DURAS, *Le vice-consul*, Paris : Gallimard, 1965.
- M. DURAS, *L'après-midi de monsieur Andesmas*, Paris : Gallimard, 1962.
- R. GARY (Émile Ajar, 1974), *Gros-Câlin*, Folio/Mercure de France, Saint-Amand, 1998.
- D. NOËL. François Peraldi, mémoire, oubli, *Spirale*, n° 148, mai-juin 1996, 8-10.

### Bibliographie des articles de François Peraldi

- N.B. : La liste des articles qui suivent provient des deux recueils de textes et des annexes rassemblés par madame Danièle Monast, psychanalyste à Montréal.
- (1975), Fonction politique de l'opération traduisante, *Translation and Interpretation. The Multicultural Context : A symposium*. Batts Michael, n° 1, 53-60.
- (1976) Institutions et appareils de pouvoir, *Brèches*, n° 6., 45-57.
- (1976) De la prison au crime, *Brèches*, n° 6, 97-113.
- (1977) La psychanalyse américaine, *Brèches*, n° 7, 1977, 17-34.
- (1977) Comment être psychiatre ? *Brèches*, n° 7, 123-124.



- (1977) Une psychiatrie occidentale qui a tant besoin de se donner bonne conscience, *Le Devoir*, 22 septembre, 2 p.
- (1978) L'élangage de la folie, *Santé mentale au Québec*, vol. III, n° 1, Montréal., 1-17.
- (1978) Les lieux de l'écoute. Pour une clinique psychanalytique des psychoses..., *Études freudiennes*, n° 23 vol. III, n° 2, 1-26.
- (1978) A schizo and the Institution (a non-story), *Semiotext(e)*, vol. III, n° 2, 20-31.
- (1978) La castration sadique-anale de votre père..., *Interprétation*, n° 21, 87-100.
- (1980) Luce Irigaray ou la sexualité d'une écriture et Amante Marine, *Les femmes et la folie, 5<sup>e</sup> colloque sur la Santé mentale*, Montréal, 3-31 mai 1980, 10-16. Lise Monette a écrit Luce Irigaray ou la sexualité d'une écriture, François Peraldi, Amante marine.
- (1980) La psychiatrie, système pénal de la femme, *Les femmes et la folie, 5<sup>e</sup> colloque sur la Santé mentale*, Montréal, 3-31 mai, 82-83.
- (1980) Présentation du numéro sur La sémiotique de C.S. Peirce, *Langages*, juin 1980, 5-6.
- (1980) Traduction de La sémiotique de Charles S. Peirce de David Savan, *Langages*, 9-23.
- (1980) Présentation du numéro Polysexuality, suivi de Postface : masochism and polysexuality, *Semiotext(e)*, vol. IV, n° 1, 167-170.
- (1981) La psychanalyse se meurt, la psychanalyse est morte, vive la G.R.C. psychiatrique !, *Santé mentale au Québec*, vol. VI, n° 2, Montréal, 1981, 107-118.
- (1983) La psychanalyse et l'apocalypse, (Transcription d'une émission de radio) *Radio-Canada*, 1-10.
- (1983) Elle, l'Autre, *Études freudiennes*, n° 21 et 22, Paris, 99-114.
- (1984) L'attente du Père, *Études freudiennes*, n° 23, Paris, 25-41.
- (1984) Questions de transfert (1) (2) Entretiens avec Françoise Dolto, Propos recueillis par F. Peraldi et C. Maillot, *Études freudiennes*, n° 23 et 24, Paris, 1984, 95-113.
- (1984) Leur Freud, *Études freudiennes*, n° 23, Paris, 1984, 135-152.
- (1984) Freud et les dieux, *Études freudiennes*, n° 24, Paris, 185-199.
- (1984) Voyage dans l'entre-deux-morts, *Frayages*, n° 1, Montréal, 19-38.
- (1984) Sept ans après, *Santé mentale au Québec*, n° 1, 38-49.
- (1985) Corps du texte et corps érotique, *Texte*, n° 4, 1985, 177-189.
- (1985) La psychanalyse en exil. Un entretien avec Françoise Dolto, *Frayages*, vol. II, Montréal, 123-137.
- (1985) L'exil accompli, *Frayages*, vol. II, Montréal, 173-187.
- (1985) La jouissance de Kali, *Confrontation*, n° 13, Aubier Montaigne, Paris, 197-213.
- (1985) Lettre sur lettre, première partie, *Études freudiennes*, n° 26, 179-200.
- (1985) Pas sans Lacan, *Études freudiennes*, n° 25, Paris, 53-80.
- (1986) De l'association dite « libre » en psychanalyse. Une monstration, *Études françaises*, vol. XXII, n° 1, 83-93.
- (1986) Préface au livre de Julien Bigras : *La folie en face*, Éd. Robert Laffont, Paris, 9-11.
- (1986) Bouche dégoût, *Traverses*, n° 37, 72-81.
- (1986) La folie comme de raison, la folie des autres : lecture de *La folie comme de raison* (VLB éditeur, Montréal, 1985), *Santé mentale au Québec*, vol. XI, n° 1, 175-176.
- (1986) Lettre sur lettre, deuxième partie, *Études freudiennes*, n° 28, 161-195.
- (1987) La marge psychanalytique, *Frayages*, n° 3, Montréal, 127-136.
- (1987) La baisanalyse, *Patio*, n° 7, 160-167.
- (1987) The thing for Freud and the freudian thing, *The American Journal of Psychoanalysis*, vol. 47, n° 4, 309-314.
- (1987) Psychanalyse des divans, *Décormag*, février 1987.
- (1987) K.K.K., *Études freudiennes*, n° 30, octobre 1987, 181-212.
- (1988) La transmission réticulée. Journée des Cartels, Montréal, 54-61.

- (1988) Le désir de la Chose. Lettres à Jean Forest, *Mæbius*, n° 38, automne, 17-27.
- (1988) L'écoute du signifiant en psychanalyse et en psychothérapie psychanalytique, *Psychothérapie psychanalytique/psychanalyse*, Actes du 1<sup>er</sup> colloque de l'APPQ tenu à Montréal, le 22 mai 1987, Éditions du Méridien, Montréal, 137-150.
- (1988) 1760, ou Dolto en terre d'exil, dans *Quelques pas sur le chemin de Françoise Dolto*, Paris, Seuil, 142-162.
- (1988) La passion de la mort, *Patio*, n° 10, Paris, 149-169.
- (1989) La mort-sida, *Che Vuoi ?*, n° 4, Paris, 4.
- (1989) Mais comment peut-on être lacanien ?, *L'instant freudien, psychanalyse et culture*, VLB éditeur, Montréal, 37-53.
- (1990) Les pratiques frontières, *Medium/Sciences humaines*, n° 35, 33-34.
- (1990) Julien Bigras. Souvenir d'un Ami et Le Réel, la mort (éditorial), *Santé mentale au Québec*, vol. XV, n° 2, Montréal, 14-32.
- (1991) L'expérience du silence, *Texte*, Thème : texte et psychanalyse, n° 10, 189-219.
- (1991) Trente-six variations sur un thème de Freud (à propos de L'événement et l'inconscient de Jean Imbeault, Triptyque), *Spirale*, n° 110, Montréal, novembre, 11.
- (1991) Franco et sa mort, *Trois*, vol. VI, n° 2-3.
- (1991) The « Great Man » from Vienna to Paris in the thirties, *American Imago*, Thème : Psychoanalysis and Democracy, vol 48, n° 2, 233-245.
- (1992) La transaction, *Filigrane*, n° 1, Montréal, 37-52.
- (1992) Heterosexual Presumption, *American Imago*, vol. 49, n° 3, 357-370.
- (1993) Sa mère Jézabel, *Trois*, vol. VIII, n° 2, 51-54.
- (1993) Le désir homosexuel de l'homme et la biologie, *Anthropologie et Sociétés*, vol. XVII, n° 1-2, 285-296.
- (1994) Psychiatry or psychoanalysis ?, *Semiotext(e)*, vol. VI, n° 2, 192-208.
- (1994) Transmission, filiation et institution psychanalytique : rencontre avec François Peraldi. Entretien de Marie Hazan, *Filigrane*, n° 3, automne 1994, 135-161.

### Bibliographie électronique

[www.geocities.com/Paris/Gallery/7893](http://www.geocities.com/Paris/Gallery/7893)

Adresse de Karim Jbeili : [jbeili@sympatico.ca](mailto:jbeili@sympatico.ca)

On trouve à ces adresses une présentation de l'œuvre de François Peraldi, des cours et conférences qu'il a donnés de 1981 à 1991, une esquisse autobiographique et quelques souvenirs.